

**N**OUS allons encore une fois nous jouer la légende de cet enfant de roi, abandonné par ses parents, devenu l'adolescent génial vainqueur du monstre qui dévorait les jeunes gens, devenu ce roi de Thèbes étranger dans son pays, chassé par la loi qu'il a lui-même énoncée, devenu ce voyant se crevant les yeux... la légende de cette femme qui, de ceux-là que...

Composée 400 ans avant notre ère par un citoyen grec, combattant, poète et acteur nommé Sophocle, la machine théâtrale d'Œdipe-Roi nous intéresse encore.

Mythe universel. Parabole des affrontements secrets. Fable à dormir debout. On n'en finit pas de parcourir les interprétations, les utilisations qu'elle suscite dans notre Occident, depuis le dernier siècle surtout (Freud et Malinowsky, Gide, Cocteau, Stravinsky, Picasso, Pasolini, etc.).

On nous dit que « La Grèce est chevillée au corps de la race blanche comme la Bible »... que Marx avait « Nous admirons l'art grec parce qu'il exprime l'aurore de l'homme », que Léopold Senghor, poète et chef d'Etat africain, peut aujourd'hui déclarer : « Il m'est plus facile de m'accorder à la Grèce de Périclès qu'à New York ». Aragon, dans son dernier Théâtre-Roman se chante « Moi le sphinx d'au-delà les Thèbes futures »... Peut-être !

Mais voici que s'ouvre le temps qui reconsidère son héritage avec d'autres yeux que la nostalgie, ou l'effusion lyrique. Les dieux sont morts. Sur le terrain des sciences humaines, les chercheurs s'affrontent. Il se trouve des philosophes pour dire aux psychanalystes que « le complexe d'Œdipe » n'existe pas, que « l'inconscient est orphelin », etc.

Le champ scénique, aussi, est libre.

Entre nos mains, la partition de Sophocle est parfaitement détachée de la Société qui l'a vue naître, vestige non moins insolite que là-bas, l'Acropole visité par les touristes, dans le bruit des moteurs, au-dessus de la ville de béton.

Mais l'Acropole est une pierre « objective », une mémoire « en dur ». « Œdipe-Roi » n'existe pas hors de nos corps et de nos voix, hors du lieu et du jour où nous sommes.

Nous n'allons donc pas précisément jouer aux Grecs. Revenir 24 siècles en arrière. Faire semblant.

Nous allons essayer de voir comment la tragédie résonne parmi nous, et ce que le cri d'Œdipe fait à des hommes qui ont entendu celui de Rimbaud « Je suis innocent », ou celui d'Éluard « Je ne suis pas un fils de roi, je suis un homme debout qu'on a voulu abattre ».

Gabriel Monnet.  
Novembre 75.

**ROUGE**

et **NOIR**

journal d'information de la maison de la culture de grenoble

N° 72

MENSUEL

JANVIER 1976

PRIX : 1 F



Mise en scène d'Œdipe Roi - Gabriel Monnet - Nice, janvier 1975

(Photo X)

## Quand **Marcel Maréchal** recrée le guignol de **Laurent Mourguet**...

**C'**EST en mai dernier que la Compagnie du Cothurne a créé à Lyon « Une anémone pour Guignol ». Cette pièce, écrite et mise en scène par Marcel-N. Maréchal, fut un peu l'adieu d'une troupe à une ville — et à toute une aventure théâtrale liée à cette ville. Un adieu de forme souvent narquoise et critique — mais riche de profonde humanité. La célèbre marionnette lyonnaise prend pour une fois forme de chair et de sang. Elle nous parle, comme à des amis de vieille date, le langage des gens simples. Loin de nous, dès lors, les théories et les complications — utiles en d'autres circonstances. Une façon de faire et de dire qui pourrait bien être, après tout, l'une des voies « possibles » d'un théâtre populaire...

Voir page 5 : Un dossier pour Guignol.



Bernard Ballet et Philippe Bianco.

Photo Rajak Ohanian.



# Les travailleurs

## LES TRAVAILLEURS DE L'ENTREPRISE INDUSTRIELLE AUX TRAVAILLEURS DE L'ENTREPRISE THEATRALE

Pour nous, au syndicat, la culture n'est pas une priorité.

Les travailleurs sont pris à la gorge par les problèmes de chômage, de coût de la vie et tout le reste.

L'ambiance dans les ateliers est très dure entre les ouvriers et les chefs.

Pour penser à la culture, faut être disponible économiquement. Si les gars sortent le soir c'est pour se marrer, si c'est pour aller réfléchir, ça m'étonnerait que ça marche.

La commission culturelle, j'ai décroché, c'est dur de convaincre ; le comité d'entreprise ça sert à acheter des postes de radio moins cher, alors, moi, l'épicerie j'ai laissé tomber.

C'est vrai que dans la « boîte », si le C.E. se met à vendre des billets pour un spectacle, les gens iront plus nombreux. Mais ceux qui y seraient allés sans le C.E., n'iront pas, croyant que c'est un spectacle à la « marxiste ».

Pour avoir une relation entre le théâtre et les travailleurs, il faudrait faire quelque chose qui n'existe pas.

Le théâtre dans l'entreprise c'est comme le théâtre aux armées,

ça met les gars en bonne forme pour remonter en première ligne.

A quoi ça sert de se rencontrer si les travailleurs n'interviennent pas pendant la création ?

Lors de nos rencontres, nous parlerons un peu de votre dernière création et beaucoup de la nécessité de l'action théâtrale.

Ce qu'il nous faudrait, c'est des sketches sur les préoccupations immédiates des travailleurs. Moi, ce que je voudrais comme activité culturelle, c'est un débat avec mon chef d'un côté et nous de l'autre.

*Ces propos retenus lors de conversations appellent, de notre part, une ébauche de réflexion. Elle émane, d'une part, d'une partie de l'équipe technique de création et, d'autre part, d'un animateur du C.D.N.A.*

### SOMMES-NOUS EN MARGE DES PREOCCUPATIONS DES TRAVAILLEURS D'ENTREPRISES ?

La vie est divisée en deux parties bien distinctes : le temps de travail et le temps hors-travail. Pendant le travail nous participons à la production afin que la société continue d'exister. Pendant le temps hors-travail, ou dit « de loisir », la société nous récompense de notre effort en nous servant de la détente afin que nous puissions recréer nos forces de travail. C'est grâce à cette mécanique que le pouvoir déverse des tonnes de « produits culturels » à la « portée » des travailleurs pour qu'ils se détendent. Il a si bien réussi dans son entreprise que si nous proposons des produits culturels d'une autre qualité que ceux de Guy Lux et Pierre Sabbag, le public nous répond que nous ne serons pas compris par les ouvriers et que nous fabriquons donc une culture de classe.

*Essayons de repenser la mécanique. Il y a un temps de travail-production envers la société, mais le temps dit « de loisir » serait mieux utilisé à un travail sur soi-même. Un travail de formation, d'information et de création. En un mot SE CULTIVER.*

*Nous sommes producteurs de pièces de théâtre et nous ne ferons pas la révolution au théâtre ou par le théâtre. Nous ne sommes pas la préoccupation première des travailleurs, pourtant la défense de la culture et de ses organismes ainsi que la lutte pour l'accession des travailleurs aux manifestations culturelles est une préoccupation fondamentale.*

*Les organisations militantes pour une culture populaire pourraient avoir comme critère de sélection des œuvres non pas la difficulté à la compréhension ou l'urgence à s'y intéresser mais l'idéologie véhiculée par les œuvres.*

*Une fois les œuvres analysées idéologiquement, les organisations tiendraient leur rôle pédagogique habituel : le besoin d'apprendre afin d'avoir face à l'adversaire les outils nécessaires à la lutte et dans une perspective plus vaste, ceux nécessaires à l'exercice du pouvoir.*

*Faut-il condamner Planchon, Chéreau parce qu'ils sont relativement hermétiques ? Faut-il les isoler de la classe ouvrière et les laisser au seul contact de leurs financeurs directs ? Ne faut-il pas profiter du souhait qu'ils ont de converser avec les travailleurs pour créer la communication travailleurs intellectuels-travailleurs manuels. Que l'on analyse idéologiquement leurs produits avant de juger sur le « plaire » ou « déplaire ».*

*Nous nous sommes organisés syndicalement dans les institutions culturelles afin de lutter pour la satisfaction de nos revendications. En luttant pour l'augmentation du budget des affaires culturelles, nous voulons défendre notre emploi, la qualité des services, la qualité des produits, la recherche.*

*Nous avons entamé la lutte, mais cette affaire est celle de tous les travailleurs.*



# Le Caldein

On a parlé du tandem Monnet-Théâtre Partisan. On a du cyclisme ou on n'en a pas !... On a spéculé sur l'attelage hétéroclite : « Un vieux renard et de jeunes loups » - Qui la tête ? Qui les jambes ?... Drôlerie des métaphores !...

Trois mois se sont écoulés. Une rude et bonne étape. Un « Lorenzaccio » qu'on a pu voir. Tout le monde s'est retrouvé à l'arrivée, en bonne forme, merci !

Je ne vais pas me mettre à barboter dans la psychologie du groupe, ou dans le propos sentimental ou moral. On s'aime bien, c'est vrai. Il y a entre nous plus de silence actif, complice, interrogateur, que de paroles. Une gaieté comme le vent vif. Ce n'est pas exemplaire. C'est comme ça. Faut-il appeler ça la santé ?...

Au niveau plus sérieux (si ce mot ne gâche rien), plus essentiel aussi, nous sommes conscients d'être citoyens d'un domaine (une histoire, un métier) plus vaste que nous, dans lequel il nous importe de voir et de donner à voir clairement. A ce niveau nos mémoires, nos expériences diffèrent. La nécessité nous ajuste. Le temps vécu n'est rien - je parle pour moi - s'il n'aide à rendre intelligible et praticable le temps vivant. Chaque jour est nouveau. Il faut s'alléger des ressassements...

« C'est bon. Tu es fatigué. Tu ne penses plus. Fonce », me dit Geo, à une répétition de minuit. Il avait raison. Cette nuit-là, j'ai pensé qu'il était mon ancêtre : je ne sais quel œil au-dessus et en avant de moi...

Après tout, je ne sais pas dire ce qui nous accorde au fond. Surtout pas une profession de foi.

Alors que tant de nos contemporains de tous âges se donnent facilement l'air du génie spontané, créateur et critique, j'aime entre nous, le plaisir de l'œuvre, le cheminement artisanal, patient, contrôlé... Faut-il appeler cela le métier ?...

Alors comment va le tandem ? Il fonctionne. C'est la route qui compte. C'est le paysage qui vaut la peine.

Gabriel MONNET, novembre 75.



## A PROPOS DE LA journée Musset

Deux paroles : le public et Roger Daniel BENSKY

Deux réflexions qui se côtoient, se heurtent, se complètent ; différentes dans leur formulation car elles émanent, d'une part, d'un public à l'intérieur duquel la pluralité des opinions est loi, d'autre part, du pouvoir de synthèse d'un théoricien du théâtre.

Les deux sont respectables, nous vous les livrons telles quelles.

Je n'ai vu que l'aspect destructeur, l'aspect métaphysique est effacé, pas suffisant. Votre but est-il uniquement de décaper idéologiquement une pièce ? Au delà, qu'y a-t-il ? Du vide, j'ai l'impression que vous avez créé du vide.

J'ai vu un autre Lorenzaccio à Milan, tout à fait différent, beaucoup plus ancré dans « le politique ». Vous insistez sur l'image d'une façon trop systématique. Le cas extrême du monologue, du discours est aussi important. C'est une question de contenu et de forme. L'image peut à un moment n'avoir aucune importance et l'on peut se centrer sur le contenu parce qu'il se suffit à lui-même. Cela peut être dangereux également car je ne conçois pas le théâtre comme destiné uniquement à l'information politique par exemple. Le théâtre doit être toujours intelligent. Le fond et la forme ne sont pas indépendants. J'imagine une positivité possible au théâtre.

Qu'est-ce qui vous a surpris ?

Le début et la fin. La sacralisation, la consécration du pouvoir, c'est original, la fixation de l'histoire.

Le côté négatif.

Je ne suis pas critique d'art. Quel sens, pourquoi cette pièce ? Moi je ne la monterai pas malgré l'apport de toutes ces idées que je trouve intéressantes, cela ne m'amuserait pas de la monter. C'est comme une belle conférence. Je n'y vais plus. J'ai eu l'impression d'être au théâtre, et à choisir, au fond je préfère aller bien manger au restaurant. Mais dans la mesure où j'ai découvert des choses que je ne connaissais pas, cela m'intéresse car je suis un scientifique.

J'ai entendu dire que les décors étaient beaux, que les acteurs jouaient mal, qu'il y avait une scène où les acteurs étaient nus et parlaient de politique, c'était ridicule.

Je l'ai vu deux fois. Décors originaux. Je n'ai pas été scandalisé par les nus. Le groupe marquise-duc avec le contrepoint des valets jouant sur scène, est très intéressant, j'ai beaucoup aimé cette scène.

La coupure de la scène Lorenzo-Catherine enlève l'aspect psychologique, la dimension du personnage.

Le renversement de l'opéra, le public regardé est très intéressant. Mes élèves discutent énormément et réagissent pour la première fois d'une façon directe, relisent Musset, se remettent en question eux-mêmes.

Propos recueillis par Jean-Claude WINO.

ce qui suit est basé sur l'acte III, scène III :

« Lorsque l'on examine attentivement les images structurantes qui traversent le texte et le fondent comme séduction : spectre, histrion, ombre, marbre, démon, ailes flamboyantes, vapeur infecte, statue qui marche, masque de plâtre, Satan, géant, fable, monstre, statues de bronze, énigme de ma vie, on se rend compte que Musset essaie d'établir le personnage de Lorenzo comme mystère impénétrable, comme monstruosité (hors la nature) et, pour aller plus loin, comme image à fondement théologique, par le biais d'un vocabulaire emprunté au merveilleux et à l'occultisme, très à la mode à l'époque romantique.

Lorenzaccio semble vivre une scission qui renvoie à des intuitions manichéennes, être le champ de bataille de deux principes absolus (formes poétisées du bien et du mal). En plus, le Mal semble constituer chez Musset le réel socio-politique, alors que le Bien (qui est un angélisme

Nous sommes les travailleurs de l'entreprise du théâtre et pourtant nous sommes perçus comme marginaux. Nous nous inscrivons dans le cadre général de la vie politique au même titre que tout autre travailleur.

La division entre travailleurs du spectacle et les autres est l'effet de la politique du pouvoir.

Tartaix (régisseur lumière)  
Pitzalis (technicien)  
Lauters (régisseur son)

### UNE OPTIQUE D'ANIMATION DE LA PART DES TRAVAILLEURS DU CENTRE DRAMATIQUE NATIONAL DES ALPES

Le pouvoir, grâce à son monopole sur les grands moyens de diffusion et à son habileté à réserver l'accès des manifestations culturelles à la classe dont il est issu, tente de séparer les intellectuels des travailleurs manuels.

Les uns comme les autres ont besoin d'un développement culturel sans précédent : il faut que la maîtrise de la nature et de la société par l'intervention scientifique et technique, par la création artistique, par l'anticipation de l'imagination, soit l'affaire de tous. Marx, Einstein, Freud, Picasso, Brecht et tant d'autres l'ont montré : les hommes peuvent découvrir derrière l'apparence, l'habitude, l'ordre établi, le prétendu naturel, les raisons et les moyens de transformations révolutionnaires.

Le Centre Dramatique National des Alpes est une entreprise subventionnée, installée à la Maison de la Culture de Grenoble. Cette entreprise est composée de travailleurs et d'outils de travail qui assurent une production. Le C.D.N.A. est donc une entreprise comme les autres. Pourtant ce produit n'est pas ou peu visité par les travailleurs des autres entreprises.

Les travailleurs intellectuels du spectacle et les travailleurs d'entreprises en général ont un rôle distinct mais profondément convergent. Pour participer à la convergence, les travailleurs intellectuels militent dans les organisations syndicales et politiques, mais nous pouvons imaginer des actions plus directes de liaison et d'alliance.

Ici et là se développe une stratégie pédagogique de l'action théâtrale. (Exemples : le groupe Organon en région parisienne, le théâtre Action à Grenoble, le théâtre de la Carrière en Provence.) On ne parle plus dans cette démarche, de création mais d'animation théâtrale. C'est une série d'enquêtes auprès des travailleurs, des militants politiques, des cadres techniques, un grand souci de documentation qui sont à la base de l'illustration par un moyen d'expression théâtrale des préoccupations immédiates d'un public de travailleurs. Ceux-ci sont quelquefois même associés aux comédiens sur la scène pour les représentations. Dans cette démarche, le théâtre est un moyen de communication au même titre qu'une exposition ou un montage vidéo.

Le C.D.N.A., dont la fonction et le statut dans la cité est la création, ne peut adopter la même stratégie. Le travailleur-créateur est souvent représenté dans sa « tour d'ivoire ». S'il accepte de jouer ce jeu d'isolement, il fait le jeu du pouvoir ; si les travailleurs acceptent de l'isoler, sous prétexte que ses créations ne « sont pas pour eux », ils font également le jeu du pouvoir.

Si le créateur accepte de faire du théâtre « pour les ouvriers », il admet que le fossé est trop grand, que les travailleurs sont incapables de comprendre ses créations, que les organisations politiques et syndicales renoncent à faire la jonction travailleurs manuels-intellectuels et enfin il abandonne sa fonction de création et de recherche. Reprocherons-nous leur fonction aux chercheurs du C.E.N.G. ? Non, mais nous pouvons imaginer qu'une conversation ait lieu entre ces « scientifiques » et la population. Ces conversations ont eu lieu à propos des centrales nucléaires mais cet événement fut ponctuel, alors qu'il devrait être quotidien.

Il s'agit donc de conserver les rôles distincts des créateurs et des travailleurs manuels et d'élaborer ensemble une tactique de communication et de convergence.

Castaldo.

récupéré par la pratique littéraire) n'est que la faible lueur d'un « Au-delà » inaccessible qui se compromet au contact des hommes originellement tarés.

Lorenzaccio est donc pour Musset une âme déchue dans les immondices de l'ici-bas, pour laquelle (car l'« Ame » est androgyne) un meurtre gratuit et inutile sera l'ultime chance de salut.

Or, cette vision gnostique qui ne veut pas dire son nom est anti-révolutionnaire par définition. Pis encore, elle éternise la tyrannie en déplaçant les vrais problèmes au plan métaphysique, pour les dissoudre dans l'abstrait.

L'œuvre démontre donc la novicité sur le plan politique des actes solitaires (individualisme du crédo libéral du régime de juillet) qui découlent d'une métaphysique idéaliste, divorcée de toute praxis étayée par une théorisation de la dynamique des collectivités qui veulent se prendre en charge et assumer leur propre devenir.

Lorenzaccio est donc une pièce mystificatrice qu'il faut décortiquer, ébrécher autant que possible, afin de la transformer en interrogation ouverte sur la dialectique des images.

En ce qui concerne la sémiologie du spectacle à Grenoble, le génie de Lavaudant réside dans le fait de savoir appréhender ces images métaphysiques et faussement mystiques à l'envers, et de les spéculer en surface, comme oripeaux du théâtre.

De là, la dérision constante, qui dénonce l'hieratisme comme imposture. De là aussi, une scénographie et un projet dramaturgique qui font passer la gestuelle (verbale aussi bien que corporelle) par le filtre décapant d'un décor de comédie bourgeoise de fin de siècle.

La Charogne de Baudelaire, dans les velours de Sarah Bernhardt, la Renaissance vue à travers Feydeau.

Extrait lettre Roger-Daniel BENSKY du 10-11-75.

**Le comédien :** Et le sens de la poésie, le verbe sacré du poète, le style, l'atmosphère ?

**Le philosophe :** Oh ! les intentions de l'écrivain me paraissent d'intérêt public quand elles servent l'intérêt public. Que sa parole soit sacrée là où il fournit à la question du peuple une réponse juste ; le style dépend de toute façon de votre goût ; et l'atmosphère doit être salubre, que l'écrivain l'ait voulu ainsi ou non. S'il s'en est tenu aux intérêts réels et à la vérité, suivez-le ; sinon, améliorez-le !

**Le dramaturge :** Je me demande si tu parles en homme cultivé.

**Le philosophe :** En tout cas, en homme, j'espère. Il est des temps où il faut choisir ce qu'on veut être, cultivé ou humain. Et pourquoi respecter cette déplorable coutume : dire cultivés ceux qui portent de beaux habits et non ceux qui savent les faire ?

Bertolt BRECHT, « L'achat du cuivre »

**musique**Tradition et  
nouveau avec

# L'Ensemble Instrumental de Grenoble et l'Orchestre de Lyon

LES programmes proposés en janvier par l'Ensemble Instrumental de Grenoble et l'Orchestre de Lyon sont bien différents, mais présentent au moins un point commun : celui de faire place l'un et l'autre à la découverte, sans ignorer pour autant la tradition.

Tel est bien le cas en effet du concert que dirigera, les 16 et 17, André Girard : d'une part, des œuvres peu connues de maîtres du passé : Albinoni "amateur vénitien" comme il se désignait lui-même, célèbre pour un Adagio... qui n'est pas vraiment de sa main, mais compositeur fécond fort estimé de son vivant ; Jean-Christophe Bach, le dernier fils de Jean-Sébastien, qui fit carrière à Milan, puis à Londres ; Mendelssohn, dont l'une des symphonies pour cordes composée dès l'adolescence attestera la géniale précocité de son auteur. D'autre part, des pages contemporaines : de Ligeti (compositeur d'origine hongroise, naturalisé autrichien), les "Ramifications" pour cordes, composées en 1968-69 ; de Théodorakis, le populaire chanteur-compositeur grec, une "Ode" pour orchestre à cordes inspirée du grand mythe antique "Œdipus tyrannos", et de Jean-Marie Morel (animateur musical à la Maison de la Culture), "La dévotion à la croix", une Suite tirée de la musique composée pour les représentations de la pièce de Calderon, dans l'impressionnante mise en scène d'Alberto Rody (Théâtre mobile, 1969).

Serge Baudo a, quant à lui, centré le programme de l'Orchestre de Lyon (le 23) sur trois compositeurs : Mozart, avec la 34<sup>e</sup> Symphonie, dernière des symphonies "salzbourgeoises", et l'ultime 27<sup>e</sup> Concerto en si bémol, créé à Vienne l'année même de sa mort, et présenté ici avec le concours de Claude Helffer, qui défendra par ailleurs la partie soliste d'une œuvre récente de Xénakis pour piano et orchestre "Erikhthon" Xénakis dont avons déjà parlé dans ces

## Festival "Seuls en scène"

A noter que durant le mois de janvier l'unité animation de la Villeneuve présentera un festival "Seuls en scène" à l'Espace 600 : les 3 (à 21 h) et 4 (à 18 h 30), Hélène Prouteau, "Cauch'réves" - 6, 7, 8 (à 21 h), J.-Pierre Sentier, "Faut-il déterrer les morts" - les 9 et 10 (à 21 h), René Quillet, "Le fauteuil", et les 12 et 13 (à 15 h), un spectacle animation - les 17 (à 21 h) et 18 (à 18 h 30), Rufus, "300 dernières" - les 20, 21, 22 (à 21 h), Yvan Labejof - les 23, 24 (à 21 h), 25 (à 18 h 30), Daniel Laloux, "Le ver solitaire" - les 27 et 28 (à 21 h), Adelita Requena, "La folle" - Conditions d'abonnement : 7 spectacles (jeunes et personnes âgées : 40 F - adultes : 60 F) ; 4 spectacles au choix (jeunes et personnes âgées : 20 F - adultes : 35 F).

Billets en vente à la caisse de la Maison de Quartier à partir du 15 décembre : 95, galerie de l'Arlequin, Villeneuve (tél. 09.36.17). Tous les jours (sauf samedi) de 11 h à 13 h 30 et de 16 h à 19 h.



André GIRARD (Photo Francette Levieux)

colonnes, est né en 1922. Architecte, mathématicien, compositeur, il est l'un des pionniers de l'utilisation de l'ordinateur dans la composition musicale. Mais l'apothéose de la soirée sera atteinte avec le Psaume LXXX, d'Albert Roussel, pour ténor solo (John Mitchinson), chœurs (120 choristes de Lyon) et orchestre. Loin comme toujours des sentiers battus, Serge Baudo fera revivre une œuvre chaleureuse et forte, due à un grand musicien encore trop méconnu.

**variétés**

# Le retour de

## Rufus

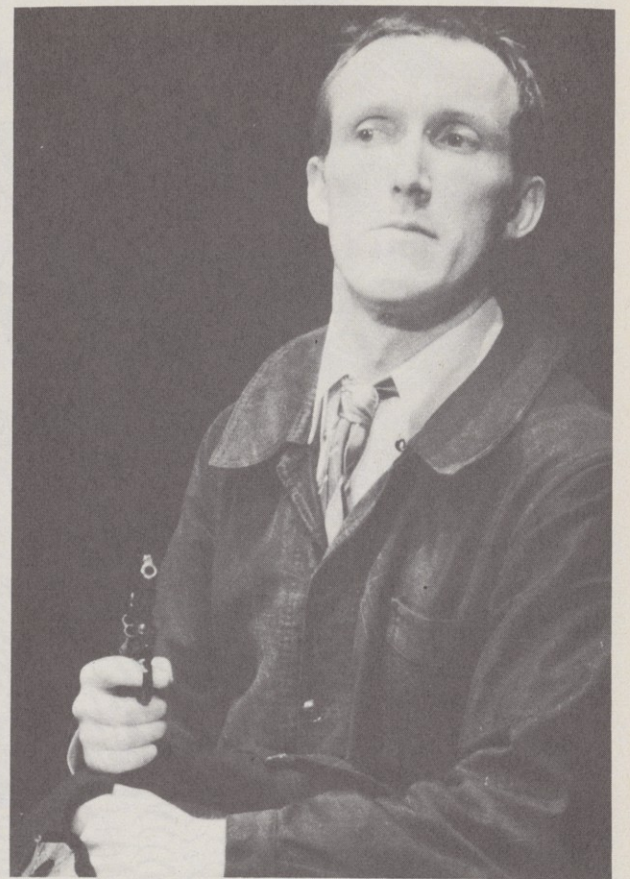
RUFUS, qu'on n'avait pas applaudi à Grenoble depuis 1970, va s'installer pour une semaine à la Maison de la Culture puis à l'Espace 600. Pour la première fois, il se produira successivement dans deux spectacles différents : "300 dernières", dont se souviennent les spectateurs de 1970, et qu'on revoit toujours avec le même plaisir, et "Le héros national", créé en octobre dernier au Théâtre de Boulogne-Billancourt. "300 dernières", c'est le "premier Rufus", le personnage à l'état naissant dont l'image s'est imposée à nous par la suite, à travers d'autres spectacles. "Le héros national", c'est Rufus cinq ans après, semblable et pourtant différent. Un peu comme le deuxième épisode de la vie d'un personnage...

### D'UN SPECTACLE A L'AUTRE

Une main sur la bouche, pour masquer (ou suggérer ?) un rire sous cape, une ironie dont on se demande toujours s'il l'exerce sur les autres — ou sur lui-même. Un silence, qui n'en finit pas — et pourtant, on sait, on sent qu'il va finir. Un mouvement brusque : il va se fâcher. Non : il sourit jusqu'aux oreilles. Il parle. Il s'arrête au milieu d'une phrase. Mais si, pour lui, la phrase était finie ? Il cherche quelque chose, quelqu'un, sûrement. Lui, peut-être ?

Nous revenons, séduits et curieux, deux jours plus tard. Rufus "héros national". Le même plateau. Le même acteur. Un fil tendu d'un bord à l'autre de la scène. Rufus serait-il devenu funambule ? Pour les esprits un peu futés, funambule, il l'est depuis toujours. De naissance, en somme. Alors...

Rufus jouera "300 dernières" à la Maison de la Culture les 13 et 14 janvier (à 20 h 45) ainsi que les 17 et 18 janvier à l'Espace 600 (Villeneuve). Il interprétera "Le héros national" à la Maison de la Culture le 15 janvier (à 19 h 30) et le 16 janvier (à 20 h 45).



(Photo X)

### JE NE SAIS FAIRE QU'UNE CHOSE : L'INTERESSANT...

— Rufus est-ce votre vrai nom ? Etes-vous vraiment un acteur ? Etes-vous recommandable en vérité ?

— Oui, je suis acteur. Rufus en vrai et recommandable. Du moins c'est ce que je réponds toujours pour déifier l'insécurité où me mettent ces interrogatoires (...)

Un jour, épuisé de faire tenir debout cette identité, j'avouerai : non, je ne suis pas Rufus.

J'avouerai qu'on m'a toujours donné des surnoms et que je me suis toujours comporté selon le goût du baptiste.

Tel on me traitait, tel je me comportais. Autant de rencontres, autant de surnoms, autant d'identités, autant de responsabilités. Et je ne revendique guère mon nom d'état civil auquel s'accroche l'agressivité d'un professeur d'algèbre, d'un surveillant général, d'un père fâché ou d'un adjudant hystérique.

En soi, il n'a rien de honteux. Mais quand on me le jette au visage, on m'interdit de faire l'intéressant. Et moi, je ne sais faire qu'une chose : l'intéressant. C'est vrai : on aimait que je fasse rire qu'and j'étais interrogé au tableau et l'on m'incitait toujours à prendre le risque d'être insolent vis-à-vis de l'autorité.

Les rieurs n'étaient jamais les payeurs. Maintenant que je suis grand je monte encore sur scène, mais les rieurs sont les payeurs.

..

LA TRAJECTOIRE DE RUFUS prend dès le début le tracé d'une ligne brisée : naissance en Auvergne, enfance en Normandie et en Ardèche, adolescence (études secondaires) à Rouen.

Débarque à Paris (Centre dramatique de la rue Blanche) ; veut être acteur — et se retrouve régisseur.

Joue ses premiers textes au café-théâtre de "la Vieille Grille" — et débute au cinéma avec "Les encerclés" (1967). La même année, débute au théâtre ("Maman, j'ai peur"). Et depuis, il alterne théâtre et cinéma : vingt films en huit ans, chaque saison, une pièce ou un one man's show : en 1972, il sera Don Quichotte dans la pièce de R. Ganzl (à Avignon, puis à Auber-villiers).

## La Compagnie du Sauveterre tradition populaire

AVEC la Compagnie de Sauveterre, qui nous proposera le mercredi 21 janvier une soirée dans la grande salle, la Maison de la Culture poursuivra pendant deux semaines un travail de décentralisation dans le département. Par ailleurs, le luthier de la Compagnie du Sauveterre installera son atelier dans la Maison de la Culture du 20 au 31 janvier (ouverture au public l'après-midi).

La Compagnie du Sauveterre est née de la volonté commune d'animateurs culturels, exerçant leur métier en ville, de retourner à leur milieu d'origine : le monde rural ; d'y chercher les formes d'une animation culturelle originale ; et, à travers leur pratique de comédien et musicien, d'être en contact avec les multiples formes de l'art populaire.

La Compagnie du Sauveterre, implantée en pays d'Oc, et dans le cadre très particulier des Causses, s'efforce et s'efforcera toujours davantage dans ses recherches et ses collectages d'approfondir sa connaissance de la tradition populaire occitane et de son expression caussenarde.

Et bien entendu, la richesse de la tradition populaire de telle ou telle région de France serait amplement suffisante pour constituer le sujet unique d'une animation.

Mais nous avons voulu, au cours de notre spectacle, mêler les chansons et les musiques de plusieurs régions. Trop longtemps, nous semble-t-il, elles sont restées repliées sur elles-mêmes et se sont méconnues.

C'est dans la connaissance de sa richesse et de sa diversité que la tradition populaire trouvera le dynamisme qui pourra la rendre féconde.

**TWG**

Soirées à la Maison de la Culture

Congrès - Excursions

Pensez à utiliser les services autobus de

**SEMITAG**Société d'Economie Mixte des Transports publics  
de l'agglomération grenobloise - Tél. (76) 96-69-5474, cours de la Libération  
38100 GRENOBLE☆ Lignes régulières direction centre ville  
tous les jours jusqu'à 22 h 15☆ Services spéciaux  
pour tous les spectacles  
Grandes salles - Théâtre mobile

## Le générique du spectacle Une anémone pour Guignol

écrit et mis en scène par Marcel MARECHAL  
Chansons de Roger RIFFARD  
Décor et costumes de Jacques ANGENIOL

L'action se passe à Lyon et dans les environs de Lyon de 1788 à nos jours, et aussi dans les Cieux, quelquefois mal fréquentés, de la Culture et de l'Art populaire.

La pièce est interprétée par

- Bernard BALLET : Laurent Mourguet, puis Guignol.
- Philippe BIANCO : Thomas Ladré, puis Gnafron.
- J.-J. LAGARDE : Méphisto Gonofrio.
- Marie-Louise EBELI : La mère Coquard, Jeanne Mourguet, la femme du monde.
- Maria DESROCHE : Rose-Pierrette (fille de Laurent), la Fée, etc.
- Roger RIFFARD : Le père Coquard.
- Ainsi que :
- Alain CRASSAS, José GAGNOL, Nicolas PIGNON.

Conseiller technique : Paul FOURNEL. Réalisation dirigée par Patrick BALLET et André VIGOUROUX. Costumes : Mine BARAL-VERGES. Marionnettes : Mireille ANTOINE et Robert BORDENAVE.

Durée du spectacle : environ 2 h 45, avec entracte.

## De Guignol-sur-Saône à Guignol-sur-Scène

**P**OUR écrire, et d'abord "rêver" « Une anémone pour Guignol », il fallait, à n'en pas douter, s'être imprégné depuis longtemps de l'atmosphère des "bords de Saône", entre Croix-Rousse et Fourvière, dans ces quartiers qui ont vu naître, croître, triompher — puis lentement dépérir le Guignol lyonnais. Point n'est besoin, pourtant, d'avoir passé son temps au marché du Quai Saint-Antoine, ni de s'être essouffé à gravir pendant des mois la montée de la Grand'Côte pour saisir le sens et les résonances du spectacle de Maréchal. Et nous ne publierons pas un lexique des mots du cru, persuadés que chacun aura l'oreille assez habile pour s'adapter, ici ou là, à la distorsion d'un terme familier — et pour deviner que si l'on parle d'un "miaillon", c'est, bien sûr, d'un "mouflet" qu'il s'agit — je voulais dire : d'un petit enfant...

La vie de Laurent Mourguet, on en trouvera des traces, savoureuses ou touchantes, mais ce que l'auteur s'ingénie à faire agir devant nous, ce que le spectacle de Marcel Maréchal fait vivre devant nos yeux, c'est en premier lieu, Mourguet en son temps, déambulant avec sa carriole entre Villefranche et Tarare, parcourant la plaine des Dombes à la recherche d'un public (et le curé d'Ars, au détour d'un chemin, l'invite à passer au loin !), et parlant avec Ladré de cette cité de Lyon qui est, dit-il, « arrosée par trois fleuves : le Rhône, la Saône et le Beaujolais » !



Bernard BALLET et Raoul BILLEREY, "scène du Pif" (Photo Rajak Ohanian)

Mourguet, d'ailleurs, cède bientôt la place à Guignol, sa créature — que l'on voit jouer tantôt telle saynète du répertoire recueilli par Onofrio, tantôt telle scène tout à fait moderne, et pètrie d'allusions à la "métropole" lyonnaise d'aujourd'hui... Le présent tend la main au passé. Maréchal raille et persifle comme le faisait Laurent Mourguet — et il n'a guère changé de cibles... « Si je dis toujours la même chose, c'est que c'est toujours la même chose », répétait le Pierrot de Molière...

J. D.

## Un coup d'œil sur l'histoire

**L'**HISTOIRE du Guignol lyonnais, c'est d'abord, pendant plus de trente ans, l'aventure de Laurent Mourguet, qui fut marchand forain et arracheur de dents, avant d'installer en 1804, un castelet rudimentaire dans le jardin du petit Tivoli — première ébauche de l'actuel parc de

la Tête d'Or. Bien vite, il s'associe à Thomas Ladré, musicien, amuseur public — et ivrogne invétéré. D'où, peut-être, la naissance de la première marionnette originale de Mourguet, le rubicond Gnafron ! L'hiver, Mourguet et Ladré jouent dans un petit local de la place Saint-Paul, au bord de la Saône et se produisent dans des crèches où, parmi les figures diversement symboliques de la nativité, ils découvrent et adoptent le couple populaire de « père et mère Coquard ». Quant à Guignol lui-même, il apparaît un peu plus tard — sans qu'on puisse avoir de certitude sur l'origine de son nom (on notera seulement qu'au même moment à Paris existe un théâtre de Guignolet...).

Il faut attendre 1820 pour voir Laurent Mourguet étendre ses activités. Il fonde une véritable troupe — toute familiale d'ailleurs : son fils, sa fille, son gendre. Pour nourrir tout ce monde, on part en tournées : dans le Rhône, la Loire, l'Ain — et à Vienne-sur-Isère, où Mourguet se retirera en 1840 en y ouvrant un théâtre... Peu auparavant, avec Etienne (le fils) et Louis Jossierand (le gendre) il avait inauguré le "caveau des Célestins", proche de la rive gauche de la Saône, et sans doute le premier en date de nos cafés-théâtres.

Commence alors une nouvelle époque, dominée par l'influence de Jossierand, et son association avec Vuillerme. Le succès est constant, devant un public qui s'est élargi depuis l'époque héroïque — et qui goûte de plus en plus l'impertinence subversive des personnages du Guignol. Mais le Second Empire arrive. La police veille sur la sécurité et la vertu des bons citoyens, en exerçant une sévère censure. C'est à ce moment-là, en 1865, que paraîtra le premier recueil du Théâtre lyonnais de Guignol, publié par les soins d'Onofrio, un fort sérieux magistrat : ce sont là les seuls textes qui nous donnent une idée du répertoire initial — mais passablement édulcorés. Si bien qu'ils serviront de base à la "récupération" de Guignol par les salons bourgeois. Dès lors, comme le note Paul Fournel, « la pie moqueuse est devenue perroquet »...

## Une marionnette nommée Bernard Ballet

**C**OMEDIEN depuis bientôt quinze ans dans la Compagnie du Cothurne, à Lyon (devenue depuis peu Nouveau théâtre national de Marseille), Bernard Ballet interprète le rôle de Laurent Mourguet et celui de Guignol dans la pièce de Marcel Maréchal. Qu'il s'agisse du créateur de la célèbre marionnette ou de cette marionnette elle-même, il a pour souci premier de coïncider lucidement avec ses deux personnages, nés l'un et l'autre des profondeurs du terroir. Ce qui ne surprend pas de la part d'un acteur tout de "nature" et de vigueur, qu'on découvrirait naguère aussi à son aise dans Beckett que dans Brecht.

Traçant récemment son portrait, Colette Godard évoquait dans « Le Monde » (20-9-75) « son visage buté, sa violence sourde, la menace de son comique froid, sa poésie animale, sa tranquille démesure ».

Autant de traits qui jaillissent — et nous frappent avec force — dans Une anémone pour Guignol.

## Pour le jeune public "L'extraordinaire voyage"

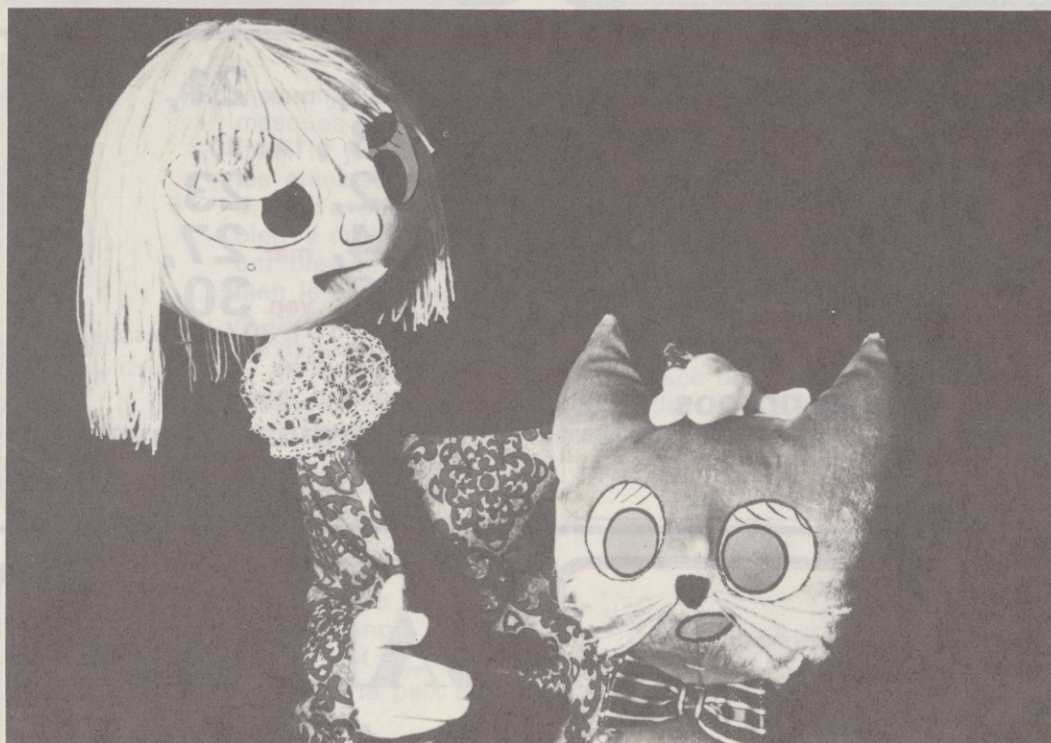
un spectacle de Michel Poletti

**D**U 20 au 30 janvier, Michel Poletti — dont on avait apprécié le **Pop Faust** lors du festival "Marionnettes 73" — s'installera dans la petite salle de la Maison de la Culture avec une production destinée au jeune public (7 - 12 ans environ). Pour la première fois, le responsable du **Piccolo Teatro di Lugano** allie dans ce genre de spectacle les techniques audio-visuelles et la manipulation de marionnettes (35 au total) d'assez grande taille. Si on ajoute une musique originale et une bande sonore particulièrement étudiée, on aboutit à une réalisation d'une grande tenue.

Reste à parler de cet **Extraordinaire voyage**. Mais qui peut mieux raconter un voyage que celui qui l'a accompli — surtout quand il s'agit d'une série d'aventures palpitantes. Nous avons donc demandé à Bab, le principal personnage du spectacle, de s'adresser directement à notre jeune public. Nous lui laissons la parole...

### LA PROCLAMATION DE BAB

« Me voilà donc parmi vous après avoir traversé bien des pays ! A côté de moi, vous reconnaissez certainement mon inséparable ami le chat-benêt. C'est



Bab et le Chat-benêt, les héros de la pièce

(Photo Piccolo Théâtre)

lui qui m'accompagnait pendant mon extraordinaire voyage ! Ah ! ce voyage, comment l'oublier ? Figurez-vous que la princesse Zaza avait été enlevée par de mystérieux ravisseurs. Ceux-ci avaient laissé une trace (je ne vous dirai pas laquelle !) qui nous a mis sur leur piste.

Mais alors, que de difficultés, que d'obstacles ! Nous sommes allés à Rome, au Colorado, au fond de l'Atlantique, dans le grand Nord (j'en tremble encore : de froid, bien sûr, et non pas de peur, qu'allez-vous imaginer ?) et même chez vous, en France, à Paris.

J'ai bien failli renoncer, épuisé et découragé. Mais voilà qu'enfin... Je ne vous en dis pas plus... A bientôt ! »

## Le Nouvel An avec Jean-Claude Bussi

**L'**APRES-MIDI du Jour de l'An, comme nous l'avons déjà annoncé, Jean-Claude Bussi terminera sa série de trois spectacles donnés en petite salle à l'occasion des fêtes de fin d'année. Ce jour-là, à 17 heures, il chantera, mimera, fera rire et sourire par l'esprit et le geste, la parole et le silence. Un critique le "situait" récemment « entre Marceau et Devos » — dans une sorte de no man's land où il y a, en effet une place à prendre, une place que Jean-Claude Bussi s'ingénie à occuper avec une jeune et sympathique ardeur.

# MAISON DE LA CULTURE GRENOBLE

## arts plastiques

jusqu'au **31**

**nouvelles œuvres  
de la galerie  
de prêt**

jusqu'au **25**

**jean batail**

(peintures)

## cinéma

samedi **3** à 14 h 30, 17 h,  
20 h 45 (petite salle)

film « d'actualité »

**l'autre france**  
de ali ghalem

samedi **31** à 14 h 30, 17 h  
et 20 h 45 (petite salle)

film « invisible »

**les doigts dans la tête**  
de jacques doillon

adhérents : 6 F - non-adhérents : 8 F

jeudi **8** à 18 h 30 et 20 h 45

samedi **10** à 14 h 30 et 20 h 45

mardi **13, 20** à 20 h 45

**cinéma égyptien**

adhérents : 6 F - non-adhérents : 8 F

dimanche **4, 11, 18**  
à 17 h

**cinémathèque**

prix unique : 4 F

## danse

vendredi **9**, samedi **10**,  
dimanche **11**

**stage de danse**

par le ballet de poche

(sur inscription à la maison de la culture)

jeudi **15** à 20 h 45

(petite salle) entrée libre

séance de travail et entretien public  
avec l'ensemble instrumental de  
grenoble

vend. **16**, sam. **17**  
à 20 h 45 (petite salle)

**ensemble instrumental  
de grenoble**

direction : andré girard - sinfonia (albinoni)  
les amours de sylvandre (j.c. bach) - symphonie  
en ré (mendelssohn) - ramifications (ligeti)  
œdipus tyrannos (théodorakis)  
la dévotion à la croix (j. m. morel)  
adhérents : 11 F - non-adhérents : 20 F

## musique

mercredi **21** à 20 h 45  
(grande salle)

**compagnie  
du sauveterre**

instruments, chants et danses  
de tradition populaire

adhérents de moins de 21 ans : 8 F  
adhérents : 11 F - non-adhérents : 20 F

du **20** au **31**  
(salle de télévision) entrée libre

**atelier de lutherie**

vendredi **23** à 20 h 45  
(grande salle)

**orchestre  
de lyon**

direction : serge baudo  
solistes : claude helffer, piano  
john mitchinson, ténor, chorales de lyon  
symphonie n° 34 K 338 (mozart), concerto  
pour piano n° 27 K 595 (mozart), erikh-  
thon, pour piano et orchestre (xenakis),  
psaume LXXX (rousseau)

adhérents : 15 F - non-adhérents : 25 F

## sciences sociales

entrée libre

samedi **17** à 14 h 30  
(petite salle)

**réalités et enjeux  
du marché  
commun  
agricole**

avec la participation de pierre bernard  
cousté, député du rhône, vice-président  
du parlement européen, d'un syndicaliste  
agricole et d'un économiste.

samedi **24** de 14 h 30 à 19 h

**année  
de la femme,  
quel bilan ?**

films et débats

en collaboration avec la C.G.T.,  
la F.E.N., le syndicat des femmes  
chefs de famille,  
l'U.F.C.S., l'U.F.F.

## sciences

entrée libre

à partir du **15**  
exposition

**léonard de vinci**  
inventeur, peintre, chercheur

jeudi **22** à 20 h 45

**le chercheur, l'artiste  
et l'ingénieur  
dans la société**

débat avec m. frischknecht, directeur de  
la fondation technorama suisse

## littérature

mardi **27** à 18 h 30

lecture publique

**le passe-muraille**  
de marcel aymé

entrée libre

## théâtre

à partir du **8**

les mardi, mercredi, vendredi à 20 h 45  
(sauf mardi 13 et 27 à 14 h 30), les jeudi,  
samedi à 19 h 30, les dimanche à  
15 h 30 (théâtre mobile)

le centre dramatique  
national des alpes dans

**œdipe roi**

de sophocle

mise en scène : gabriel monnet

adhérents : 11 F - non-adhérents : 20 F  
jeunes adhérents - 18 ans (à partir de 20) : 8 F

samedi **17** à 17 h  
(théâtre mobile)

**œuvres du passé,  
œuvres du présent**  
débat

vendredi **30** à 18 h

**rencontre à propos  
d'œdipe**

entrée libre

mar. **20**, mer. **21**,  
mer. **28** à 14 h 30,

jeudi **22**, ven. **23**,

sam. **24**, mar. **27**,

jeudi **29**, ven. **30**  
à 9 h 30 et 14 h 30 (petite salle)

les marionnettes  
michel poletti dans  
**l'extraordinaire voyage**

spectacle pour enfants

enfants : 4 F - adultes : 8 F

mar. **27**, mer. **28**, ven. **30**  
jeudi **29**, sam. **31** à 20 h 45,

à 19 h 30 (grande salle)

le nouveau théâtre national  
de marseille dans

**une anémone pour  
guignol** de marcel Noël maréchal

adhérents : 11 F - non-adhérents : 20 F

mer. **28** à 18 h (petite salle)

débat à propos de

**une anémone pour guignol**

## variétés

jeudi **1<sup>er</sup>** à 17 h  
(petite salle)

**rire et sourire avec  
jean-claude bussi**

adhérents : 11 F - non-adhérents : 20 F  
jeunes adhérents de - de 21 ans : 8 F

mardi **13**, mercredi **14**  
à 20 h 45 (grande salle)

les 300 dernières

jeudi **15** à 19 h 30,

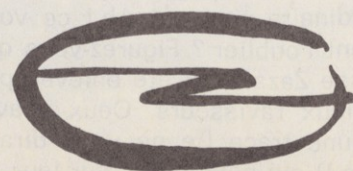
ven. **16** à 20 h 45 (grande salle)

le héros national

par rufus

adhérents : 11 F - non-adhérents : 20 F

**JANVIER  
1976**



## vie de la maison

mardi **6** à 18 h 30,

samedi **10** à 17 h

**relais information**

**L**E groupe Ecriture 75 a traité avec une certaine passion de Pornographie, et plus particulièrement d'un livre, « Histoire d'O », de Pauline Réage, préfacé par Jean Paulhan. En effet, un membre du groupe ayant écrit à Jean Paulhan une lettre ouverte, à publier dans « Rouge et Noir », cette lettre suscita parmi nous diverses réponses, d'avis opposés, avec désir de les voir aussi publiées. Personnellement, je me refuse à censurer Madame Réage, comme Sade, Bataille ou Guyotat, et je n'ai pas, non plus l'intention de censurer qui que ce soit de notre Groupe.

Claude Vaudaux, après ces réactions diverses, dont les miennes, a rédigé un autre texte : Femme dans la ville. Et dans ce texte, j'ai lu ce paragraphe :

« Quand j'ai voulu crier mon indignation devant l'utilisation d' « Histoire d'O », et surtout contre l'intolérable préface de ce pauvre Paulhan, "on" m'a dit : "Laisse, plus tu diras la vérité, plus tu te feras descendre en flammes". Termes de guerre. Termes d'hommes. Alors se taire. Où est le choix ? »

Ayant lu ceci, j'ai pris la décision — c'est mon métier — puisque cela avait été discuté en Groupe d'en revenir à la lettre à Paulhan, afin de ne pas risquer d'être le "on", et aussi pour que les réponses d'autres membres du groupe figurent dans « Rouge et Noir ».

Ph. de B.

## Le droit à la tolérance

**B** IEN que j'approuve une certaine provocation qui ébranle la moutonnerie d'une opinion publique édulcorée, je ne ferai pas l'apologie directe d'Histoire d'O. Il y a trop de chefs-d'œuvre érotiques qui le masquent de leur noirceur pathétique. O n'est qu'un alibi pour ce que je défends ici.

Je récuse la chasse aux sorcières faite au nom de la femme sacrée, inviolée, au nom d'un ordre moralisateur et conformiste comme au nom de la raison, de la rigueur scientifique ou de l'efficacité.

TOUT peut devenir prétexte à réduire, poser des frontières, commettre des meurtres.

Je réclame le droit à la tolérance, le droit à la DIFFERENCE.

Gandhi a fait scandale, Sade a fait scandale, Artaud et Crevel sont morts d'avoir été autres et Lorca et Mandelstam. Faut-il écrire les noms de tous les réprouvés et rechercher les critères de leur condamnation ? Faisons alors le procès de la bêtise et de la peur.

TOUTE CREATION A LE DROIT DE RESPIRATION.

Le livre d'O n'est pas méprisable bien qu'il n'atteigne pas les hauteurs asphyxiantes des écrits de G. Bataille ou de Klosowski. Il éclaire des zones de la conscience



Les mille filles (1942) de Hans Bellmer

que nous tenons volontairement fermées et permet une rencontre avec les remous de l'imagination dont les soubresauts n'émergent presque jamais jusqu'à la lumière du regard lucide. La douleur de la quête de l'objet de désir ne naît-elle pas de la conscience de la distance entre le désir et la possession, distance parcourue comme un chemin de croix où les larmes et le déchirement de l'être physique et mental ne laisse pas d'illusion sur la dimension métaphysique de la recherche.

Nous parlons ici du scandale érotique, il est aussi celui de l'amour, de l'amour troublant, douloureux. Il n'y a pas vraiment de contradiction entre l'amour qui aliène et celui qui affranchit, n'est-ce pas le domaine où cohabitent les sentiments les plus incompatibles ?

Je citerai le très beau passage de Nora Mitrani (numéro spécial de Obliques sur Bellmer) :

« En dépit de toutes les polices de la terre, nous accueillerons toujours avec le même espoir les hommes qui, de brutale lumière, sauront éclairer le drame tout en nous indiquant les moyens pratiques non pas de les résoudre mais de les transposer. »

Nicole Postnikowa.

## Une femme répond à Jean Paulhan

**L** était une fois un vieillard de 71 ans que le camarade Eros n'avait pas dû gêner. Or, un jour, le vieillard en mal de sexe tombe sur un manuscrit de contes. De contes si osés, si délicieusement misogynes et calomnieux qu'il les prend pour bible. Ces histoires collent de si près à ses propres phantasmes délirants, que notre grand-père terrible les fait siens à part entière. Il écrit en toute hâte une plaidoirie-préface au livre, se débat comme un diable pour le faire éditer, puis le vendre. Bref, il s'en institue d'office le mauvais génie.

Le vieillard parrain-préfacier, c'est Jean Paulhan. Le livre de contes, c'est « Histoire d'O ». Mais qui est l'auteur ? N'insistez pas. Intouchable, invisible et inaudible, Pauline Réage a un cache-sexe sur le nez et s'en remet au bras galamment fouetteur de Jean Paulhan.

En fait, que nous veut-il ce feu Paulhan dont la prose, elle, court toujours, avec ce vilain venin au coin des lèvres ? De quoi se mêle-t-il ? De quel droit érige-t-il un cas particulier (une femme masochiste jusqu'au suicide) en cas général (« elles sont toutes comme ça ») ?

On objectera le contexte socio-culturel actuel qui privilégie pornographie et violence. On insinuera qu'un vaste courant financier porte ces tendances. On dira que cette maladie du sexe des autres guérira bien par force ou par désaffection.

Mais sont-ce bien les seules causes d'une résurrection aussi spectaculaire ? Voilà vingt ans que « Histoire d'O » a été écrit et oublié. Pourquoi le déterrer justement cette année ?

Sommes-nous donc devenues si fortes, si dangereusement déterminées, si proches du but de liberté égalitaire ? La femme allait-elle enfin reconquérir sa vraie place sociale, pour que l'ON tente une si ignominieuse manœuvre : la détruire publiquement et en pleine lumière. La réduire à la dimension de son sexe-outil, écartant même la fonction créatrice dudit outil. La résumer en un signe humiliant : O, zéro, néant, rond dépersonnalisant, destructif. Réduire la femme à un trou.

Depuis des millénaires, les hommes tiennent leurs femmes et leurs filles encloses et esclaves. Ils

cachent et nient leur sexe. Les Prophètes pincent les lèvres pour le décrire comme un objet répugnant, malfaisant, diabolique, tout juste bon à se déchirer en gésine. A cause de ce sexe calamiteux, on refuse aux femmes l'individualité, la capacité juridique, la dignité, l'âme, l'accès aux temples, l'intelligence et même la jouissance. Et voilà que tout d'un coup, au moment où ces jougs multiples menacent rouille, voilà que l'ON remplit de ce même sexe les murs de nos maisons et la cervelle de nos enfants !..

Cette flambée misogyne est criminelle, envers les hommes comme envers les femmes. Leurs relations sont grotesquement caricaturées, grimées en facéties de clowns besogneux. Mais ils ont beau en rajouter : Pauline ne peut avouer que pour Pauline, et Paulhan ne peut parler qu'au nom de Paulhan.

Quoi ? On le dit moraliste-philosophe, et il prône l'esclavage le plus dégradant ? Quoi ? Il a souffert de la violence nazie SS, et il essaye maintenant de justifier, au bénéfice du premier, le rapport bourreau-victime ?

Est-il possible qu'il se soit réellement pris au sérieux lorsqu'il définissait l'amour comme un piège de mort ? Allons donc. Ce sont eux, le sinistre trio Pauline-O-Paulhan, qui sentent la vile mort !

Soyons donc indulgents. Les femmes se contentent d'une réflexion moqueuse pour déjouer la vieille ruse misogyne. Les hommes refusent la théorie truquée et sournoise qui n'aboutirait qu'à leur imposer un masque mortellement lourd.

Non, O n'est pas une amoureuse farouche, mais une paranoïaque suicidaire. Non, O n'est pas LE prototype, mais un produit conditionné sous emballage phallique. Non, O n'est pas toutes les femmes. Et nos compagnons ne sont pas tous sots.

Abandonnons donc à l'oubli ce vieux papa Coué qui ne sait que répéter inlassablement « elles sont ce que je voudrais qu'elles soient ; elles sont ce que je voudrais qu'elles soient ; etc. ».

Ma formule de politesse et d'amitié ira aux hommes nombreux qui dénoncent cette ultime croisade raciste.

Claude Vaudaux - 4-11-75.

## Histoire d'oignon

**L**ES masques tombent au fil des heures  
Pourquoi pleurer nos masques qui tombent  
Inéluctablement

Pelure après pelure ?

Nous sommes des oignons fragiles

Sous le masque un autre masque.

La grande affaire !

Quelle importance ?

Est-ce important

Que sous le masque de Madame Ouvre les Jambes

Il y ait le masque de la Mère Honneur Devoir Patrie

Et puis le masque Tagada Tourlourou Passion

Baiser pas censuré

Et puis le masque Mini Bikini Lou (décolleté profond)

Et puis le masque Ms Féministe Je Travaille Et Je

[Jouis

Moi monsieur

Et puis le masque d'O flageolant flagellant

On en est là pour le moment.

Il paraît qu'on a interverti deux masques

Que sur le masque féministe J'existe moi monsieur

On a remis indûment

Le masque d'O J'existe moi madame

Par derrière et par devant.

La grande affaire !

Quelle importance.

C'est important ?

Celui qui a péché par la Phallogratie

Péira par la Vaginocratie.

Bref, qu'ils se débrouillent entre eux.

Ton indigné : Mais nos enfants

Que verront-ils ?

Que croiront-ils ?

Réponse enjouée : Notez qu'il existe bien d'autres masques : Masques d'hommes et de femmes dans le jardin d'enfants-supermarché, achetant les meubles que leur salle-à-manger a bien le droit d'avoir, les jouets que leurs enfants ont bien le droit d'avoir, les loisirs prédigérés qu'ils ont bien le droit d'avoir, la culture qu'ils ont bien le droit d'avoir, le bonheur qu'ils ont bien le droit d'avoir... Et puis,

Masques d'Hommes avec une grande Hache

Et de Femmes avec une grande Face de lune

Masques des Traitements anti-rides Longs séjours devant le miroir Expressions intelligentes

Regards significatifs

Sourires à la carte

Paraître et ne pas être

Paraître et ne pas être

Paraître être

Paraître être

Quelle importance,

C'est important ?

Nous voulons la paix du centre de l'oignon

Nous voulons

Mais nous sommes des velleitaires.

Larousse : « Velleitaire : qui n'a que des commencements de volonté ; qui est incapable de réaliser son action ».

Nous voulons la paix du centre de l'oignon.

Les masques tombent au fil des heures

Pourquoi pleurer nos masques qui tombent

Inéluctablement.

Nous voulons la paix du centre de l'oignon.

Florence Rastogi.

## Trois textes sur un dessin

**D**ANS « l'Evac » du jour, quotidien reconnu de première nécessité, on a lu la terrible nouvelle : le commandant de la cabine spatiale s'est pris la patte dans son cordon. Gros titres vibrants, et voisinant quelques autres titres de parade, titres design, complaisances, éructations, états de combats, marché des poissons, impression, inclusion, glaciation, investissement. Tout est classé. Au Congélateur ! L'« Evac » refroidit tout, à grande vitesse, bénéficiant de l'apport des maths modernes, tout par catégories, 15 000 morts de l'autre côté de la rivière, mise en vente de la mitrailleuse à injection directe, trois femmes sur quatre la préfèrent, compte rendu d'activités délirantes dans un personnel de direction, on tue plus en été qu'en hiver, à demain.

**NON, LACHE-MOI l'évac collier de chien !** Pourquoi ai-je réceptionné ça ce matin ! Condamné ! Etranglé ! Mes deux petits ! Que vont devenir mes deux mômes jolis ! J'aurais pas dû vouloir vivre, pas dû avoir l'envie de continuer l'humanité, de continuer l'eau et le ciel, l'herbe ni la pluie ni rien. Mon Dieu ! Mes deux petits accrochés dans mes oreilles !

C'est foutu pour la cabine spatiale, on n'aurait pas dû y croire. Nous avons tous les pieds gelés, il faut oublier les six heures du mat quand on allait chercher son journal tout chaud comme le pain, les nouvelles bien souvent flambaient dans les doigts, le soleil risquait sa vie tous les matins. Il fut un temps même où la rue sentait le crottin, il y avait presque autant de chevaux que de personnes, et les personnes et les chevaux se ressemblaient. Je sais qu'aujourd'hui, sur un ordre vaguement pressenti dans l'enfilade des bureaux, un corps de maçon PQ a entrepris la glaciation des pieds d'une centaine d'enfants du quartier, derrière eux une cervelle qui pue, et dont personne veut être responsable, met au point le dressage des enfants, on entreprend d'équarrir toute la génération, comme on l'a fait des poules pondeuses, de lui structurer l'esprit et le cœur comme on structure les campagnes, d'encastrier sur son espérance de vie des circuits imprimés de courses feutrées, avec perforations mutilations obligatoires, meurtres, rations de protides et, de chaque côté

### DANGER HAUTE TENSION DETRESSE

le vérificateur des œillères sera ce jour quartier C, veuillez pres

René Thibaud.

**L**ES trois gardes :  
L'homme a baissé les bras...

Une voix de femme :

Comment ? déjà...

Un journaliste :

**Au bout de ses longs bras de mammifère tendre ses doigts gonflés s'allongent comme des algues ongles carmins de singe.**

Un vieillard sec :

Il ne remplera pas.

Une autre voix de femme :

**De plus près que complot son âme ?**

Un garde :

Il incline la tête.

L'autre garde :

De qui parles-tu ?

Un poète :

**Un héron traverse le ciel, l'enjambant de musiques distraites.**

Tous :

Que fait l'homme ?

Une voix :

Il tremble.

Une voix : **A-t-il quelques paroles penchées ?**



(Dessin de François Sylvand)

Faute de place, nous vous présentons dans le numéro de mars les derniers membres du groupe « Ecriture 75 ».

Troisième garde :

Il se tait.

Un journaliste :

**Les avions, les ordinateurs parlent pour lui ainsi que les syndicalistes, députés et moralistes.**

Tous :

**HOMME, as-tu encore quelque désir ?**

L'HOMME :

**ETRE DEPENDU SI POSSIBLE MES FRERES.**

Tous :

Ensuite !

L'homme :

**Pouvoir me servir de toutes mes jambes pour faucher le verbe.**

**Perdre une à une toutes les lettres de mon nom, les remplacer par des lunettes. Me jeter un peu de thé des familles dans le sang.**

**Enfin m'en aller rôter tranquillement avec les grenouilles, les grenouilles, mes frères, sont nos cousines germaines et repeuplent la tête de discours assez neufs.**

B. de Feline.

**Q**UAND il eut tué les hérétiques, les tousseurs de travers, les laveurs de vitres borgnes, les unijambistes et les quadruphobistes précoces, il s'ennuya. Pour la première fois, sa rage froide épuisée, il avait tout le loisir de penser à lui-même et de se promener dans les bosquets ombreux auxquels il avait préféré jusqu'ici la route droite et ensoleillée de l'intolérance déguisée en prophylaxie bienfaitrice de « l'Humanité-selon-mon-cœur ». Il s'accouda à sa fenêtre : des huîtres géantes s'ouvraient lentement et tentaient d'articuler leurs mâchoires, des perroquets crachaient leur fureur à ne pouvoir prononcer la moindre injure, et l'eau des flaques ne

renvoyait pas le ciel inversé mais s'ouvrait sur des abîmes d'ombre où entraient et sortaient des nains tordant leurs mains vides. Il regarda plus loin : de lourdes barques s'enfonçaient dans la vase d'un bayou sans qu'il puisse distinguer les cargaisons qui les entraînaient ainsi dans les fonds, et des lianes se tendaient l'une vers l'autre sans parvenir à s'unir complètement. Il baissa les yeux dans la direction de son Nord absolu : sous la croix potencée, l'initiale de son nom déroulait son W en volutes élégantes — W pour Walter Wallace Wagons Plombés, nom, prénom et surnom indistinctement mêlés. Mais, à hauteur d'homme, de ceux, du moins, qui auraient pu le voir s'il n'avait dépeuplé la planète de ses pareils dissemblables, à hauteur d'autre, d'autrui, d'autriche, d'autrisque, ce n'était plus un W mais un M que l'on voyait — M pour Merlin Malheur Maudit.

Jacques Alvarez-Péreyre.

## Les yeux dans l'eau

(Extrait d'un texte à paraître dans le prochain volume Ecriture 75 : « La mort ».)

**T**U racontes :

« Ses enfants habitent tellement loin, un appartement, trop petit. Quand sa femme est morte, il n'a pas voulu habiter chez eux. Il a préféré continuer ses habitudes ici. Il y a deux mois, il a pris froid. Je ne sais pas ce qu'il s'est passé, voilà que plusieurs fois, au petit jour, il est allé sonner chez Giletti : il avait peur. L'après-midi, ça allait mieux.

Mais comment dire, c'est comme si son eau de vie s'était renversée dans les ruisselets de la nuit. Il errait, dans cette affreuse disparition du matin englouti, demandant chez les uns, chez les autres, un peu d'aide, comme s'il cherchait le chemin qui mène à la clairière.

Moi, avant de sortir, j'allais lui demander ce dont il avait besoin, je lui faisais ses commissions. Mais, il ne pouvait plus vivre tout seul. Ses cousins étaient là. Ils se sont occupés de tout. Il n'a plus eu qu'à attendre. Oh ce n'est pas compliqué, pour avoir une place dans une maison de retraite ! Il suffit d'attendre qu'il y en ait un qui meurt ! Le jour de son départ, il avait mis une chemise propre. Je ne comprends pas ce qui leur a pris, mais ses cousins se sont mis à crier : « ça ne sert à rien, va remettre celle que tu portais hier ». Ils l'ont forcé à se changer. C'est ce qu'il m'a raconté quand il est venu me dire au revoir. Il pleurait. Quelques jours après ses cousins sont venus me demander sa clé.

Pourquoi, mais pourquoi ont-ils fait ça ?

Il quittait sa vie, il avait changé sa chemise, c'était sa manière à lui d'entrer ailleurs. On habille bien les morts de leurs plus belles affaires...

Il faudra bien, moi aussi, un jour que j'y aille, pour mourir, dans une maison de retraite, quand je ne pourrai plus vivre toute seule. Ça ne me fait rien, je n'ai pas peur. On n'y est pas mal. Et puis ce n'est plus comme autrefois où on mourait dans son lit. Regarde, toi, pour accoucher tu as dû aller à la clinique, moi je t'ai mise au jour dans ma chambre. Maintenant, pour mettre au jour, pour se mettre à la nuit, il faut faire sa valise, et s'en aller se coucher dans des draps étrangers. En tout cas tu n'auras rien à payer : tu vois, les papiers sont là.

Jeanne COMBAZ.



# Le cinéma égyptien

La première projection, une bande des frères Lumière, a lieu en 1896 dans un café à Alexandrie. Le succès de l'expérience entraîne rapidement d'autres projections, puis la construction de salles spécialisées.

En 1912, un opérateur étranger est appelé par un directeur de cinéma pour tourner des bandes égyptiennes.

C'est en 1918 qu'est réalisé le premier court métrage égyptien interprété par la troupe Dar el Salam. Le premier ciné-club est fondé en 1927 par les frères Lama qui passèrent ensuite à la réalisation.

L'essor du cinéma égyptien doit beaucoup à la découverte du parlant et à la création du premier auditorium en 1932. Puis c'est le premier ensemble de studios en 1935 et la création des actualités. Pendant la guerre de 39-45, plus de cent films sont tournés par vingt-quatre sociétés.

En 1940, Kamal Selim réalise le premier film réaliste égyptien "La volonté", au moment où se développent le film musical avec principalement Mohamed Abdelwahab et Farid El Attrache, ainsi que les mélodrames et les farces. Dans l'après-guerre, près de 400 films ont déjà été tournés en Egypte.

La révolution Nassérienne s'accompagne de mesures bénéfiques pour le cinéma avec la création de l'organisme national du cinéma, les co-productions avec l'étranger, la réorganisation de la profession, la modification de la censure, la création d'un institut du cinéma au Caire pour la formation des cinéastes, la diversification et le développement de la création. C'est de cette époque que date l'apparition de la plupart des cinéastes égyptiens connus aujourd'hui et principalement Youssef Chahine, Tewfik Salah, Salah Abou Seif, Henri Barakat.

Cet essor et cet épanouissement du cinéma égyptien se sont confirmés avec la naissance de la télévision en 1960 qui a ouvert ses portes à de jeunes créateurs comme Khalil Chawki, Hussein Kamal, Saïd Marzouk et plus tard Chafik Chamia.



"Deuxième épouse" de Salah Abou Seif

(Photo tirée du film)

L'Egypte est le seul pays africain à disposer d'une infrastructure cinématographique complète avec studios, laboratoires, auditoria, salles de montage, sous titrage, etc... et des unités mobiles de tournage en extérieur. Elle produit environ une centaine de longs métrages par an.

Dans le domaine de la distribution et de l'exploitation coexistent le domaine privé et le domaine public. La fréquentation annuelle des salles est de l'ordre de 60 millions d'entrées pour une population d'environ 30 millions d'habitants.

Enfin, l'Egypte dispose depuis 1940 d'un véritable marché extérieur puisqu'elle exporte ses films dans l'ensemble des pays arabes (plus de cent millions d'habitants), en Afrique Noire, en Amérique Latine et dans certains circuits en Europe.

Malheureusement, depuis la mort de Nasser, la situation s'est détériorée avec notamment le retour au secteur privé de l'organisme officiel du cinéma. Comme l'explique ci-dessous Guy Hennebelle dans des extraits d'un article paru en décembre 74 dans la revue "Ecran".

« Sombres sont les perspectives du cinéma égyptien, écrivait dans "Ecran 73" le critique Samir Farid.

Un séjour au Caire, en septembre 1974, m'a convaincu que l'avenir semblait devoir rester bouché encore un certain temps pour le cinéma qui se fait là-bas. J'y ai rencontré un grand nombre de cinéastes et de critiques qui m'ont tous tenu des propos extrêmement pessimistes.

Après 1967, le choc de la défaite contre Israël avait suscité un sursaut positif au sein d'une partie de l'intelligentsia qui avait compris qu'il fallait reprendre la lutte sur des bases populaires. Les éléments les plus avancés avaient créé une Association du cinéma nouveau (Gam' at as cinema al guedida) qui avait publié un manifeste en 1968 dans lequel ils appelaient à « l'émergence d'un cinéma égyptien qui réponde aux aspirations de l'homme égyptien ». Ils avaient entrepris aussi de lancer une revue de cinéma et de produire, avec le concours du secteur public, deux longs métrages. En fait de revue, il n'existe actuellement que le Bulletin du ciné-club du Caire qui a d'abord un rôle d'information. On a interdit à un groupe de critiques de publier la revue « Al cinema wal alam » (« Le cinéma et le monde ») qu'ils avaient l'intention de créer. Quant aux deux longs métrages, ils ne sont pas en odeur de sainteté et ne sortent pratiquement pas de leur boîte. Enfin, l'Association du cinéma nouveau a été priée de suspendre "sine die" ses réunions hebdomadaires...

Où va le cinéma égyptien ?

Il est difficile de le dire. Mais on peut espérer qu'une nouvelle avant-garde, plus solide que la précédente, finira par se dégager des cendres encore fumantes du « Gama' at as cinema al guedida ». D'autant que l'exemple d'autres cinémas arabes comme les jeunes cinémas syrien et algérien devraient finir par influencer des cinéastes égyptiens présents ou à venir. »

## Film invisible "Les doigts dans la tête" de Jacques Doillon (1974)

Avec : Christophe SOTO, Olivier BOUSQUET, Roselyne VUILLAUME et Ann ZACHARIAS

COMMENT faire coïncider l'humour et la politique, le film « engagé » et le divertissement, tel était le joint que Godard n'avait pas trouvé. Doillon a résolu la question. C'est que, mine de rien, l'esprit de « Charlie-Hebdo » a mûri depuis "L'An 01" (de Gédé et Doillon). Maintenant on peut être sérieux et rigolo à la fois et dire vraiment quelque chose sur un ouvrier de la boulangerie, sur son renvoi par un patron arbitraire, sur le comportement de quatre jeunes de 20 ans qui aiment et embrouillent tout.

Et on le dit en rigolant, avec deux mecs insensés qui font des lapsus, pouffent, se bourrent le mou, draguent, enfin... se marrent. Et avec deux filles, une Française timide, amoureuse, embarrassée, inhibée, et une Suédoise, Liv, « nature », libérée, décidée, sexy et généreuse. Mine de rien, le contexte autour de ce quatuor est : un « jeune ouvrier barricadé contre les injustices de son patron », la découverte du syndicalisme, de la différence entre les hommes et les femmes, de la « bataille contre l'éducation qu'on nous a mis dans la tête », etc. C'est-à-dire des sujets sérieux traités comme on peut le faire dans « Charlie-Hebdo ».

... « Les doigts dans la tête » n'offre pas de solution révolutionnaire, il montre une prise de conscience politique de jeunes de 20 ans et une prise de conscience de leur corps. C'est très important, même si c'est peu. La modestie des objectifs de Doillon fait la valeur de son film. Il parle d'un petit groupe où l'embauche et la baise sont les préoccupations dominantes. Il ne fait pas de gauchisme en chambre.

On fait chaque fois un pas de plus dans le « nouveau » cinéma français qui parle des classes non dirigeantes, qui se tourne vers la réalité des ouvriers et des gens ordinaires. "Lo País" (Gérard Guérin), "Le voyage d'Amélie" (Daniel Duval), "La virée superbe" (Gérard Vergez), "Une coupe à dix francs" (Philippe Condroyer) et "Les doigts dans la tête"... voilà les jalons d'un cinéma qui commence vraiment à chasser la honte du spectacle de qualité pour les Champs-Élysées et à nous redonner un sacré espoir.

Extraits de la critique du film par Claire Clouzot ("Ecran", janvier 75).

## Film d'actualité "L'autre France" de Ali Ghalem (1975)

LE titre même de ce film suffit à nous édifier sur le thème qui a été abordé par le réalisateur de "Mektoub ?" "L'autre France", c'est celle des bidonvilles, du travail à la chaîne, de l'angoisse et des incertitudes du lendemain : celle des émigrés. Comme dans son précédent long métrage, Ali Ghalem traite de la situation des travailleurs étrangers et de leur famille en général, plus spécialement des Algériens. Dans "Mektoub ?", le réalisateur nous montre un émigré et les multiples problèmes auxquels il est confronté dans sa quête pour trouver un logement et un emploi. "L'autre France" nous décrit cet autre aspect qu'est la mobilité socio-professionnelle et géographique du migrant, c'est-à-dire, cette sorte d'émigration d'une ville à une autre, à l'intérieur même du pays d'accueil...

... Quand la répression devient intolérable, les travailleurs répliquent par la grève. Cependant, les droits politiques font défaut et l'émigré qui participe activement à l'action syndicale, risque l'expulsion. C'est le sort qui a été réservé ainsi à l'un des personnages de "L'autre France". Mais lorsque l'un est refoulé, l'autre le remplace aussitôt dans le système de production. L'une des séquences qui suscite une profonde émotion, parce qu'elle suggère justement cette rotation est celle où l'on voit un Algérien arrivant pour la première fois en France au moment où un autre en est expulsé. Le thème de son second long métrage, n'étant pas suffisamment commercial, Ali Ghalem n'a pas eu — c'est le moins que l'on puisse dire — des facilités pour le réaliser. Et pourtant ce film est d'une sobriété remarquable. Plus suggestif que démonstratif, il convainc davantage. Ni agressif, ni docile, simplement un constat de la vie quotidienne des émigrés.

Extraits d'une critique du film publiée en février 1975 par "L'Algérien en Europe", organe de l'immigration algérienne.

La projection de la soirée sera suivie d'un débat avec le réalisateur.



## CRÉDIT AGRICOLE DE L'ISÈRE

VOUS AIDE A REALISER VOS PROJETS IMMOBILIERS,

CAR LE CREDIT AGRICOLE DE L'ISERE

PROPOSE DES PRETS A TOUT LE MONDE

## quel bilan ?

L'APRES-MIDI de la journée du 24 janvier se trouve consacrée à la condition féminine. Organisée à la demande de cinq organisations soit féminines (Union féminine civique et sociale, Union des femmes françaises, Syndicat des femmes-chefs de famille) soit mixtes (FEN et CGT) et en étroite collaboration avec elles, elle a pour but d'essayer de cerner ce qu'a donné en fin de compte l'année internationale de la femme. Il ne s'agit pas, pourtant, d'en tirer un bilan « ex-cathedra » mais, au travers des films qui seront présentés et des discussions qui les suivront, de faire le point des problèmes que la condition de la femme pose aux femmes et... aux hommes de ce pays. Ce sera donc à chacun d'entre nous, hommes et femmes, qui viendront passer l'après-midi du 24 ou une partie de celle-ci à la Maison de la Culture de dire ce que nous avons pensé de l'année de la femme, de dire ce que nous avons fait — individuellement ou collectivement — pour qu'elle ne se résume pas à une manifestation poudre-aux-yeux.

Nous avons demandé aux représentantes des organisations avec lesquelles nous avons travaillé leurs motivations pour cette journée et leurs réactions à l'année internationale de la femme :

Q. - 1975 a été l'année de la femme. Qu'est-ce qui a amené toutes vos organisations à se réunir pour une réflexion critique sur cette année ?

R. - Ce n'est pas d'aujourd'hui que nous nous battons sur le terrain de la condition féminine. Nous avons déjà travaillé ensemble sur d'autres problèmes, par exemple à propos de la défense de la Sécurité Sociale. Notre collectif représente non seulement des associations féminines mais aussi des organisations syndicales. En effet, celles-ci ont dans leurs buts, non seulement la défense des intérêts des femmes salariées, mais aussi en général le souci de rompre les inégalités dont les femmes sont victimes.

Q. - A l'occasion de l'année de la femme, vos organisations, associées à d'autres du reste, ont élaboré une plate-forme commune. Que contient-elle ?

R. - Nous ne faisons pas toujours des analyses identiques. Sur certaines mesures concrètes, il y a entre nous des divergences, mais la plate-forme nationale (1) représente pour nous une base d'accord sur des réformes concrètes et urgentes, lesquelles nécessitent des rencontres et des interventions communes. Ces réformes, on ne peut toutes les citer mais des idées comme : abolir toutes les discriminations de sexe, améliorer radicalement les conditions de vie des familles, mettre les parents en mesure d'assumer pleinement leurs responsabilités, changer l'image de la femme en donnant — à grands traits — la philosophie.

Il faut ajouter que sur le plan local, notre « équipe » ne regroupe pas toutes les organisations signataires au plan national ; par contre d'autres associations grenobloises se sont jointes à nos travaux. Il s'agit de la FEN, de l'Association des femmes chefs de famille, du Mid.

Q. - Quel est, pour vous, le bilan de l'année de la femme ?

R. - Tout d'abord nous constatons que des revendications présentées de longue date par les femmes n'ont pas été satisfaites. Cependant il se peut qu'à la faveur de la publicité qui a été faite autour de cette année, une certaine prise de conscience ou une sensibilisation des hommes et des femmes ont pu se faire. Nous pensons même que beaucoup de femmes ont pris conscience que rien ne changerait sans elles, qu'elles avaient à prendre en main leurs problèmes et leurs destins, qu'il fallait qu'elles s'engagent. Ça, c'est positif. Il est vrai

(1) N.D.L.R. - Plate-forme signée par l'Union féminine civique et sociale ; Association familiale laïque ; Coopération féminine du Fonds social juif unifié ; Ecole des parents et des éducateurs ; Fédération française de la W.I.Z.O. ; Ligue internationale des femmes pour la paix et la liberté ; Union des femmes françaises ; C.G.T. ; Association des femmes démocrates ; Fédération française des travailleurs sociaux ; Association nationale des veuves chefs de famille ; Club Louise-Michel ; Mouvement "Jeunes Femmes" ; Choisir ; Confédération syndicale des familles ; Ligue française des Droits de l'Homme.



1975 : la femme se vend encore bien (Le Monde diplomatique, novembre 1975)

aussi que certaines femmes se sont senties un peu valorisées du fait que l'on parlait davantage des femmes, d'une année de la femme. Et puis l'idée passe qu'il y a plusieurs formes de promotion de la femme.

Il y a cependant des restrictions à faire : d'abord, il y a peu d'information réelle sur le côté « sérieux » de l'année de la femme, même si quelques émissions à la télévision (malgré leur faible nombre) ont sensibilisé des femmes. On en a parlé, mais comment ? Beaucoup de dérisions, de plaisanteries : « après vous, c'est l'année de la femme ». Le côté spectaculaire a primé par rapport à une réflexion sur les conditions de vie des femmes, qui sont un aspect essentiel. Et puis les femmes ont pu aussi être sacrifiées à la crise. Elles en font largement les frais.

Q. - En tant qu'organisations, sur le plan local, comment l'avez-vous vécu ?

R. - Avec déception quant à l'accueil des médias. Certes, au début on a parlé de l'année de la femme. Il fallait bien puisque c'était un sujet d'actualité on nous a demandé des interviews ou des informations. Mais quand nous avons fait une conférence de presse pour présenter notre plate-forme, pour faire connaître notre action, aucun organe de la presse locale n'a cru bon de se déranger.

Lorsque nous avons sollicité la presse, lorsque la démarche venait de nous pour une information, des articles, l'annonce de réunions, elle n'a pratiquement jamais donné suite. A l'O.R.T.F., on nous a avancé le « choix de l'information ». C'est vrai qu'au même moment, on préférait parler d'un cheval de course qui s'était cassé la patte ! Enfin, il faut noter l'attitude souvent décevante des pouvoirs publics.

Q. - Concrètement, qu'avez-vous fait ?

R. - Les actions ont été menées dans le cadre de chaque organisation. La CGT a voulu avoir une action plus concrète notamment en mettant l'accent sur les congés de maternité où la disparité est grande. A l'UFCS, on a mis l'accent sur la formation des femmes quant à leur pouvoir dans l'économie. A la FEN, on s'est battu pour faire passer le problème des femmes face au militantisme syndical, problème évacué par l'organisation. Le syndicat des femmes chefs de famille a travaillé sur la réforme du divorce, le problème de la Caisse centrale de recouvrement des pensions alimentaires, les retraites et la priorité dans l'accès à la formation à un emploi. A l'UFF, diverses actions ont été menées pour l'amélioration du pouvoir d'achat des familles.

Et puis il y a cette après-midi de bilan commun à la Maison de la Culture.

Et surtout, pour nous sur le plan local, cette année nous a permis de nous rencontrer, de mieux nous connaître, de prendre l'habitude de travailler ensemble. Et ça c'est positif. D'autant plus que cela nous a permis d'élargir notre action, de sensibiliser d'autres femmes aux problèmes de la condition féminine. D'une certaine façon, l'année de la femme nous a permis de grignoter.

Q. - Vous ne marquez pas le phénomène du « ras-le-bol » ?

R. - Non. Il existe, c'est vrai ; mais il est suscité par une certaine publicité superficielle.

Q. - Pourquoi avoir sollicité la Maison de la Culture pour cette journée-bilan ?

R. - D'abord parce que ce bilan, nous ne voulons pas le faire seules, mais essayer de le faire avec d'autres. La Maison de la Culture nous a paru, sur ce plan, constituer un lieu de rencontre. Le jour, les horaires que nous avons choisis avec vous, eh bien, nous espérons qu'ils permettront à des femmes de venir à la Maison de la Culture et peut-être auront-elles envie d'y revenir ? Et puis ce peut être l'occasion d'une réflexion sur le rapport des femmes aux institutions culturelles, à la Maison de la Culture. Parce que de ce point de vue, du fait des contraintes qu'elles subissent (travail, maison, enfant) elles sont plus handicapées que les hommes, non !

## Déroulement de la journée

On trouvera dans les halls de la Maison de la Culture, à partir du 17 janvier, un certain nombre de panneaux sans prétention mais qui nous montreront certains aspects de la condition féminine en 1975. Ils seront plus spécialement axés sur les thèmes suivants : la femme au foyer ; les conditions de la maternité en 1975 ; l'éducation des filles ; la femme et le travail ; quelques aspects de la vie des femmes seules ; les françaises et les loisirs. A voir donc et sûrement à commenter.

De 14 h 30 à 18 h, le 24 janvier, on pourra voir quelques courts métrages sur le travail des femmes, la mode, la presse du cœur, les mères célibataires, etc... chaque passage donnera lieu à une discussion que nous voudrions aussi ouverte et spontanée que possible (un tract précisera le titre et le thème exact des films prévus).

Enfin à 18 heures sera projeté un moyen métrage retraçant l'histoire du mouvement féministe jusqu'à l'époque contemporaine. On verra à cette occasion que ce n'est pas d'aujourd'hui que...

Recueilli par J.L.

# " Réalité et enjeux du marché commun agricole "

L'EUROPE n'est « ni la grande épopée du vingtième siècle ni un mythe en voie d'effondrement ». Elle apparaît plutôt comme une vaste construction inachevée. Mise en route par le traité de Rome en 1958, dans un certain contexte économique et politique, il lui faut d'une part poursuivre une communauté que menacent en permanence les intérêts contradictoires des états qui la composent, et d'autre part s'adapter aux données nouvelles de la vie politique et économique (interrogations sur les finalités de la croissance, influence grandissante des sociétés multinationales, crise du système monétaire international, remise en cause de l'efficacité de l'aide aux pays en voie de développement).

Rendre compte de la globalité de la construction européenne devient une véritable gageure : la C.E.E. régit, pour une part, tous les secteurs de la vie quotidienne des états qui la composent (système monétaire, transports, aide au Tiers-Monde, production et échanges industriels, marchés agricoles, aide aux régions, etc...). Elle commence même à se présenter comme une entité propre sur la scène internationale en apparaissant comme la voix unique de neuf nations (affaire de Chypre ; dialogue Nord - Sud).

L'Europe existerait donc. Mais comment y croire, comment amener les Français, les Anglais, les Allemands, les Italiens et tous les autres à épouser les croyances de quelques-uns lorsque, à tout moment, tout semble remis en question ? alors, que tour à tour, chaque pays fait cavalier seul ? L'Europe ! Une histoire de gros sous pensent certains. Ils n'ont pas tout à fait tort. Lorsque l'image de la construction euro-

péenne se réduit pour eux aux longs pèlerinages ministériels à Bruxelles ou à Luxembourg, aux sourires ou à la grogne des négociateurs, aux discussions mille fois reprises dans des séances-marathons, l'Europe, c'est quelque chose qui se fait ailleurs, et ce quelque chose, on ne sait pas bien ce qu'il signifie. Et pourtant, sans qu'on le mesure toujours, cette Europe en train de se faire conditionne, pour une part, notre vie de tous les jours.

Les paysans le savent bien, eux qui jettent dans les rues une partie de ce qu'ils produisent, qui font du bœuf qu'il faut exporter, du beurre qu'on ne peut pas exporter et qu'on stocke, du lait dont on fait de la poudre avant de la transformer en aliment pour animaux, eux qui répandent des milliers de litres de vins italiens sur la terre du midi. Et pourtant, l'Europe verte est presque devenue un slogan.

Ce marché commun agricole que la France a quasiment imposé, qui se trouve continuellement contesté par nos partenaires et que continuellement les gouvernements français défendent, apparaît en effet comme un élément clé de la construction européenne. Mais les difficultés qu'il rencontre dans sa mise en œuvre en font un bon exemple des contradictions au milieu desquelles se fait l'Europe.

C'est pourquoi, nous avons choisi le marché commun agricole comme axe principal du débat du 17 janvier auquel participera Pierre-Bernard Couste, député du Rhône, vice-président du Parlement européen (auteur d'un livre « Pompidou et l'Europe »), un membre du Centre National des Jeunes Agriculteurs et un économiste.

J. L.



(Le Canard enchaîné, 16 juin 1965)

## les centres d'optique mutualistes

**GRENOBLE** : 24, 26, av. Albert-1er-de-Belgique - Tél. 87-81-49  
**ROUSSILLON** : 39, r. Gab.-Péri (sous les platanes) Tél. 86-31-21

vous offrent :

du choix, de la qualité, des prix mutualistes des opticiens diplômés à votre service

## DETRAZ-CUIR

**SPÉCIALISTE**  
 Cuir, Daim  
 Peau retournée  
 à vos mesures

27 PLACE SI-BRUNO - GRENOBLE - face lycée Fautin LaTour, 141 902423

TOUTES REPARATIONS - TRANSFORMATIONS  
 DEGRAISSAGES - CUIR - DAIM - FOURRURE  
 Ouvert tous les jours et le dimanche matin

Pour vos cadeaux X

## Elle et Lui

Prestige de l'habillement  
 FEMININ-MASCULIN  
 20, av. al.-lorraine - grenoble 44-15-38

# Action culturelle et syndicalisme Une entreprise pas comme les autres

L'EXISTENCE des Maisons de la Culture est menacée. Le Ministère des Affaires Culturelles a prévu cette année une augmentation du budget de la Maison de la Culture pouvant aller de 0 à 7% (c'est-à-dire de 15 à 8% de moins que l'augmentation du coût de la vie). Le gouvernement impose et soutient par sa politique culturelle des réalisations de prestige : Centre Beaubourg (IRCAM) - "Timon d'Athènes" engagé et financé par Michel Guy, pour ne citer que ceux-là. Cette politique se fait au détriment de la décentralisation : action culturelle en difficulté, créations restreintes voire impossibles par manque de moyens.

Les personnels de certaines entreprises, pour continuer l'action culturelle qu'ils ont engagée et conserver leur outil de travail vont jusqu'à accepter que leur convention collective ne soit pas appliquée et que leur salaire soit souvent égal ou inférieur au SMIC. La satisfaction de nos revendications contribue au développement culturel, car une politique culturelle équilibrée et efficace exige des moyens conséquents.

Nous sommes conscients des difficultés que peut connaître la direction pour satisfaire des revendications justifiées. Il n'est pas dans notre intention de mettre l'entreprise en danger. Mais les travailleurs manuels et intellectuels de la Maison de la Culture doivent-ils faire les frais de la politique gouvernementale et cautionner une politique de régression ? Les techniciens de la Maison de la Culture ont fait la grève, ce qui a entraîné de nombreuses protestations. Il ne faut pas oublier que pour les travailleurs la grève est l'ultime recours. Pourquoi en sommes-nous arrivés là ?

— Heures supplémentaires souvent inadmissibles : 60 à 70 heures par semaine en période de programmation, c'est-à-dire souvent plus de 12 heures par jour ;

— Travail de nuit, les dimanches, les jours fériés, en un mot pas de vie de famille.

C'est pourquoi nous demandons une revalorisation des métiers techniques et une augmentation de notre pouvoir d'achat. Nous travaillons en collaboration avec le Centre dramatique national des Alpes, et ses techniciens ont un salaire de 2 500 F pour 40 heures. A travail égal, salaire égal.

Nous n'avons parlé que d'une catégorie, la technique. Mais les autres membres du personnel ont également des revendications prioritaires. Pour tous, la garantie et l'augmentation du pouvoir d'achat, le 13<sup>e</sup> mois, devront être obtenus au cours de l'année 1976. Nous sommes des travailleurs à part entière comme tous les travailleurs des autres secteurs (privé - nationalisé) à qui le gouvernement veut faire payer la crise du capitalisme. Parce que nous travaillons dans une Maison de la Culture, nous refusons de faire des sacrifices au nom d'un certain "militantisme culturel". C'est pourquoi nous pensons proposer dans les trois mois qui viennent à la direction et à l'association, une unité d'action avec les syndicats face au ministère des affaires culturelles et au gouvernement, la revendication essentielle et prioritaire étant l'augmentation du budget de la Maison de la Culture.

Syndicats C.G.T. et C.F.D.T. de la Maison de la Culture.

A l'occasion d'une grève en octobre s'est ranimé dans la Maison de la Culture le débat sur la nature de notre entreprise et sur ce que pourraient être les rapports entre l'employeur et les salariés, en particulier lors d'actions revendicatives de ceux-ci.

Certains pensent qu'il n'y a pas d'autre alternative que l'entreprise capitaliste et ses conflits ou l'action militante. Dans leur grande majorité, les travailleurs des établissements culturels refusent de se considérer comme des militants et ils ont raison parce qu'ils sont des salariés et parce qu'il ne serait pas sérieux de faire reposer sur le militantisme de quelques-uns une action qui, malgré un statut juridique de droit privé, constitue indiscutablement un véritable service public.

Mais pourquoi ne pas considérer la spécificité de l'action d'une Maison de la Culture et chercher comment elle peut influer sur les rapports dans l'entreprise ?

On ne peut assimiler une Maison de la Culture à n'importe quelle entreprise capitaliste de production. Elle s'en distingue sur bien des points :

- Il s'agit d'une entreprise à but non lucratif. Ses gestionnaires ne sont pas animés par la recherche du profit.
- L'Association employeur et la direction qui agit par délégation n'ont pas la maîtrise de toutes les ressources mais seulement d'un petit tiers, celui qui provient des entrées payées par les usagers. Elles peuvent bien sûr relever les prix mais cela risque de jouer à l'encontre des objectifs de démocratisation (même si le prix des places n'est pas le seul obstacle à la pratique culturelle, il en est un sérieux). Pour le reste — plus des deux tiers du budget — elles dépendent des subventions des collectivités locales et de l'Etat.
- Les "produits" que propose une Maison de la Culture sont fugitifs. On ne peut les stocker. Ainsi, en cas de grève entraînant l'annulation d'un spectacle (le préavis est de 24 heures) la totalité des cachets est due aux artistes et c'est normal. La perte est donc totale.
- La demande est à créer, à développer sans cesse. La fonction culturelle ne compte pas parmi les besoins conscients prioritaires et elle est sacrifiée en première ligne par les foyers comme par les pouvoirs publics en cas de difficultés économiques. C'est pourquoi tout rendez-vous manqué avec le public, toute annulation d'un spectacle est une chose grave financièrement et culturellement.
- Enfin dans notre Maison l'éventail des salaires est particulièrement étroit, de 1 à 3,4, alors que dans la plupart des entreprises françaises du secteur privé dont la dimension est comparable, il est de 1 à 7 environ. On ne peut donc revaloriser les salaires d'un service sans réviser l'ensemble de la grille. Encore faut-il en avoir les moyens, ce qui n'est pas le cas actuellement.

Toutes ces particularités font de la Maison de la Culture une entreprise pas tout à fait comme les autres, et pèsent forcément sur l'action des syndicats et de la direction et sur leurs relations. On ne peut se contenter de transposer dans les établissements culturels des schémas d'analyse et d'action qui ont été conçus en fonction de l'entreprise classique de production.

Dans notre secteur, la grève doit être vraiment l'ultime recours. C'est une arme qui peut à terme se retourner contre les salariés eux-mêmes parce qu'elle pose des problèmes économiques à l'entreprise mais aussi parce que la nécessité de notre travail et donc de notre emploi n'est pas suffisamment reconnue. Nous ne pouvons ignorer que les Maisons de la Culture demeurent "marginales" dans l'économie de notre pays du fait de leur petit nombre et dans les préoccupations des pouvoirs publics. Les perspectives budgétaires pour 1976 le prouvent assez. Les subventions envisagées ne tiennent pas compte de nos besoins réels pour un développement normal de nos activités. Cela rend d'autant plus difficiles les négociations entre salariés et employeur.

C'est pourquoi, avant de recourir aux formes classiques de revendications dans l'entreprise, la priorité devrait être donnée aux actions conjointes des syndicats, de l'Association et de la direction pour mieux informer le public existant et pour intéresser des couches plus larges de la population à l'activité de la Maison de la Culture, ce qui suppose de développer l'animation parallèlement à la diffusion qu'on serait tenté de privilégier lorsqu'il y a des difficultés financières.

Ainsi nous pourrions ensemble mieux peser sur les pouvoirs publics pour qu'ils nous donnent les subventions indispensables et qu'ils reconnaissent enfin, au delà de leurs discours, l'intérêt de l'action culturelle pour notre avenir collectif. J'espère que nous pourrions cette année conjuguer nos efforts en ce sens.

C. TASCA.

## avant-projet février 76

- 1<sup>er</sup> : Compagnie du Sauveterre (animation des halls).
- 3 au 7 : Ballet folklorique.
- 7 et 8 : Jeune Musique.
- 10 au 13 : Cinéma africain.
- 17 au 21 : "Théâtre ouvert" (sous réserve).
- 18 au 24 : Ballet de Poche (créations dans le théâtre mobile).
- 24 au 29, Parallèlement à la foire du livre : lectures publiques, rencontres, montages.
- 27 et 29 : "Rigoletto" de Verdi, par l'opéra de Lyon.

## Stage de danse Les 9, 10, 11 janvier

ORGANISE AVEC LE CONCOURS DU BALLET DE POCHE

**BUTS DU STAGE** : Initiation à la danse et perfectionnement ; Animation préparatoire au spectacle du Ballet de Poche en février.

**A QUI S'ADRESSE-T-IL ?** : A toute personne intéressée par le mouvement, qu'elle ait ou non pratiqué la danse. Age minimum : 16 ans.

**CONTENU** : 2 disciplines (jazz et danse moderne), 2 niveaux (débutants et avancés). De plus, les stagiaires auront la possibilité d'assister à la classe des danseurs du Ballet de Poche, ainsi qu'à certaines répétitions. Les cours seront donnés par des danseurs du Ballet de Poche : Marie-Claude Daul, Christine Conti, Katshushi Izumi.

**INSCRIPTIONS** : Elles seront prises jusqu'au 1<sup>er</sup> janvier 1976. Bulletins à retirer à la Maison de la Culture (Service Accueil ou animation musique), où l'on pourra avoir également toutes précisions sur les horaires.

**CONDITIONS FINANCIERES** - 1 seule discipline : 35 F (un cours par jour pendant 3 jours) ; les deux disciplines : 60 F (deux cours par jour pendant 3 jours).

## vous avez la parole

LE Comité grenoblois se permet d'attirer votre attention sur le caractère manifestement antisémite du film "Kafr Kassem", du cinéaste libanais Alaoui, qui a été projeté à trois reprises par la cinémathèque de la Maison de la Culture.

La tension insoutenable, subtilement entretenue par le film, la caricature quasi moyenâgeuse de ses personnages juifs, le manichéisme permanent de l'analyse semblent davantage destinés à entretenir l'antagonisme entre les deux communautés qu'à proposer une vision objective du problème.

Sous couvert d'esthétisme et au nom d'une idéologie faussement révolutionnaire, les thèses présentées sont celles du nationalisme le plus extrémiste, celle du Front du refus, qui encourage le génocide, comme l'indiquait très bien le journaliste Eric Rouleau. Cet appel à la violence raciale doit être dénoncé. Afin que l'objectivité culturelle soit sauve, nous comptons sur votre vigilance pour faire

insérer cette analyse dans votre journal. Peut-on envisager, à plus long terme, la mise au point de spectacles qui viendront rétablir la vérité sur ces questions.

Mme FRESNEAU, Présidente du Comité Grenoblois du M.R.A.P.

J'AI lu avec la plus grande attention votre lettre du 30 octobre concernant la projection à la Maison de la Culture du film "Kafr Kassem".

Pour avoir moi-même assisté à la projection et au débat qui suivit, je puis affirmer que la soirée s'est déroulée dans des conditions d'écoute mutuelle des différents intervenants. La séance était ouverte, comme il est normal, à tout public et j'ai apprécié la façon dont tous ont respecté le droit à la parole des uns comme des autres. L'analyse que présente le film a semblé partagée par la majorité des participants au débat. Cela n'a pas empêché d'autres positions de s'exprimer. Pour sa part, le réalisateur, loin de faire appel à des sentiments racistes, s'est constamment attaché à distinguer l'Etat d'Israël du peuple juif.

Il faut rappeler que cette soirée s'insérait dans un cycle de présentation du nouveau cinéma africain et arabe et ne prétendait pas poser dans son ensemble le problème des rapports Palestine - Israël. Il était sans doute inévitable qu'un tel film suscite un débat politique compte tenu des situations en cause et il ne me semble pas que cela nuise à un débat culturel réel.

Comme vous le demandez, nous publierons votre lettre dans le prochain numéro de "Rouge et Noir", à paraître en janvier. Nous nous interdisons en revanche de diffuser des tracts d'organisations extérieures et nous ne pourrions donc afficher le vôtre.

Je me permets de vous signaler que nous présenterons le 6 décembre, dans le cycle des films d'actualité : « Pour les Palestiniens, une Israélienne témoigne », film d'Edna Politi, jeune cinéaste israélienne, qui développe des thèses proches des vôtres.

Catherine TASCA.

N.D.L.R. - Le film d'Edna Politi indisponible à la date du 6 décembre sera projeté ultérieurement.

## Attention

Si vous n'avez pas renouvelé votre abonnement 1976 à « Rouge et Noir », ce numéro est le dernier que vous recevrez.

## littérature

### "Le passe muraille" de Marcel Aymé

AU mois de janvier nous présenterons en salle télévision des nouvelles de Marcel Aymé dont l'une d'entre elles, « Le passe muraille », a donné le titre au recueil.

« Le passe muraille » conte l'histoire de M. Dutilleul, employé de bureau, qui peut traverser les murs sans être gêné.

« Le proverbe », « Le percepteur d'épouses », « Le décret », « L'huissier », font partie des nouvelles que nous lirons mardi 27 janvier.

Marcel Aymé est mort en 1967 à Paris.

Il a publié notamment : « La jument verte », satire comique sur la sexualité ; « Le chemin des écoliers », témoignage teinté d'ironie sur la période de l'occupation ; « Le bœuf clandestin » ; « Les contes du chat perché », histoires naïves et simples qui parlent du quotidien ; « La tête des autres » ; « Lucienne et le boucher », théâtre.

### Lecture publique :

# confiance dauphiné distribution

A SAINT-MARTIN-D'HERES - 27, rue du Béal  
Tél. 25-26-30

## libre service de gros 1300 M<sup>2</sup>

Produits conditionnés pour Comités d'entreprise - Collectivités  
Restauration - Commerçants - Artisans - Etc

ALIMENTAIRE - BRASSERIE - PRODUITS FRAIS - SURGELES  
Possibilités de livraison

Cash-Test en vue de l'ouverture d'un Libre-Service de gros  
13 000 m<sup>2</sup> à Brignoud en MAI 1976

Bureau de gestion financière, fiscale et juridique à votre disposition

L'Association pour un Centre Culturel Scientifique et la Maison de la Culture présentent dans le Foyer de la Grande Salle, du 15 janvier au 15 février 1976, une exposition réalisée par la Fondation Technorama Suisse ayant pour thème : « Léonard de Vinci : inventeur, peintre, chercheur ».

# Léonard de Vinci

## inventeur, peintre, chercheur

Il semble difficile de situer Léonard à sa vraie place dans l'histoire des Sciences. Devenu le symbole d'un savoir universel, la légende s'est emparée de lui.

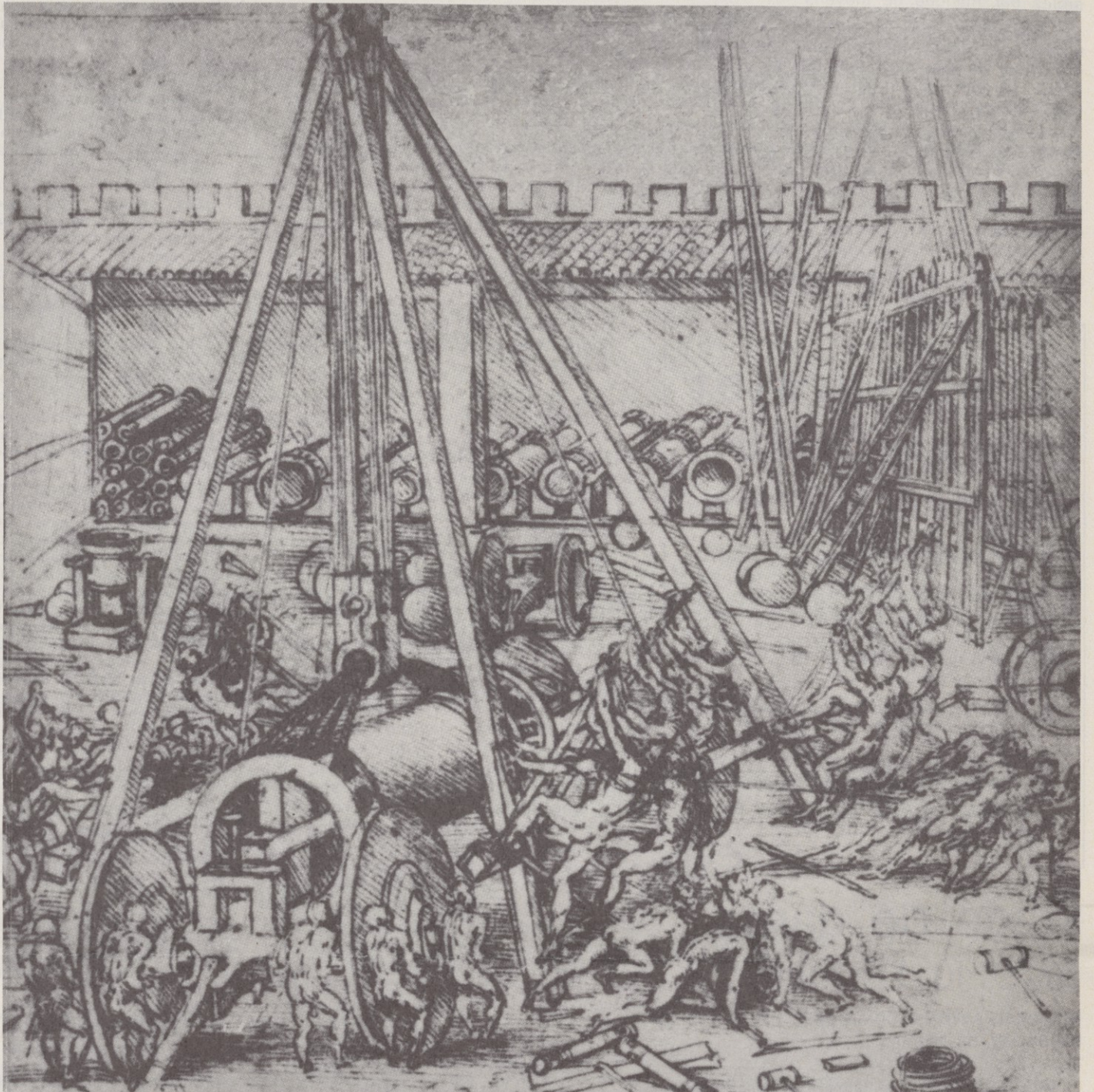
Il laisse l'image d'un homme qui a choisi de s'isoler des autres hommes, à une époque où la science, autant que l'art, est réservée à des solitaires.

Entrant en apprentissage dans l'atelier de Verrochio, il savait peu de choses, quelques rudiments de latin, d'italien, de mathématiques et, surtout, ce que lui avait appris l'observation de la nature. Comme tous les hommes de la Renaissance, Vinci est curieux de tout : mathématique, mécanique, anatomie, botanique, géologie, astronomie, génie civil, armement... Par la multiplicité et la variété de leurs notations, ses carnets sont un trésor inépuisable de connaissances.

Pourtant, ses manuscrits sont restés dans l'oubli jusqu'au XIX<sup>e</sup> siècle. Auparavant, seul un Traité de peinture fut publié... plus d'un siècle après sa mort. Ainsi, il faut bien reconnaître que Vinci n'a exercé pratiquement aucune influence sur le monde scientifique.

Aujourd'hui, à travers les notes et les dessins de ses carnets, on mesure l'ampleur des connaissances et l'originalité de Léonard. A une époque où les traités techniques n'existent pas encore, ces carnets constituent, deux siècles à l'avance, une véritable Encyclopédie.

Artisan, artiste, Léonard voit le monde, non en technicien, mais en poète. S'il n'est plus un savant qui contemple, il n'est pas encore un ingénieur qui agit vraiment sur les choses. Il est un ingénieur qui contemple. L'imagination de l'artiste l'emporte sur l'intuition du savant. « L'artiste a l'univers d'abord dans l'esprit, ensuite dans les mains ». La science n'est pas l'unique accès à la connaissance. En est-elle seulement le plus riche et le plus vrai ?



(Photo X)

## Léonard en son temps

- 1445 Gutenberg imprime à Mayence avec des caractères mobiles.
- 15 avril
- 1452 Léonard naît à Vinci, près de Florence.
- 1453 Prise de Constantinople par les Turcs.
- 1461 Avènement de Louis XI.
- 1471 Naissance d'Albert Dürer.
- 1472 Vinci travaille dans l'atelier de Verrochio, à Florence.
- 1482 Léonard part pour Milan, à la Cour du Comte Sforza.
- 1492 Christophe Colomb atteint l'Amérique.
- 1502 Léonard est au service de César Borgia.
- 1506 La Joconde.
- 1511 Erasme : l'éloge de la Folie.
- 1515 Bataille de Marignan.
- 1517 Thèses de Luther contre les indulgences. Léonard vient à Amboise avec François 1<sup>er</sup>.
- 2 mai
- 1519 Léonard meurt à Amboise.
- 1543 Copernic publie son livre sur le système solaire.
- 1651 Publication à Paris du premier ouvrage de Léonard de Vinci (Traité de peinture).
- 1826 Publication à Bologne du second ouvrage, sur la dynamique des fluides.

## Léonard par lui-même

« Je me rends bien compte que, du fait que je ne suis pas lettré, certains présomptueux croiront pouvoir me blâmer en alléguant que je suis ignorant. Stupide vengeance !

Si, comme eux, je n'allègue pas les auteurs, c'est chose bien plus grande et plus rare d'alléguer l'expérience, maîtresse de leurs maîtres. »

« Le soleil est immobile. »

« La pression qu'une chose exerce contre l'air est égale à la pression de l'air contre la chose. »

« La nature est pleine de causes innombrables que l'expérience n'a jamais explorées. »

« O spéculateurs du mouvement perpétuel, combien de vaines chimères avez-vous créées en pareille quête ? Allez prendre place parmi ceux qui cherchent la pierre philosophale. »

« Il n'y a point de certitude là où l'on ne peut appliquer une des sciences mathématiques, ou l'une de celles qui sont basées sur les sciences mathématiques. »

« Quiconque, dans une discussion invoque les autorités, fait usage non de son intellect, mais de sa mémoire. »

## ROUGE et NOIR

### abonnement

Le prix de l'abonnement annuel est de 8 F. Ecrire à « Rouge et Noir », B.P. 507, 38020 Grenoble-Cedex.

Directrice de la Publication : Catherine TASCIA - Rédacteur en chef : Claude ESPERANDIEU - Rédaction : Philippe de BOISSY, Michèle CROZET, Jean DELUME, Claude ESPERANDIEU, André GIRAUD, Paule JUILLARD, Jacques LAEMLE, Jean-Marie MOREL, Alain THOMAS.

Tirage : 20 000 exemplaires — Réalisation, mise en page : Maurice GUENIN Maison de la Culture, 4, rue Paul-Claudel, 38100 Grenoble. Nouveau numéro de téléphone : 25.05.45. Commission paritaire des publications : n° 51.687. Prix : 1 F - Publicité : SERES, 4, rue Nestor-Cornier, Grenoble. T. 44.24.37

## Animation

Les enseignants, directeurs de M.J.C., animateurs de groupes, sont invités à une visite commentée de l'exposition, la veille de l'ouverture, mercredi 14 janvier à partir de 17 h.

Le 22 janvier à partir de 18 h le réalisateur sera présent dans l'exposition pour en débattre avec le public.

22 janvier, 20 h 45, débat ayant pour thème : « Le chercheur, l'artiste et l'ingénieur dans la Société », avec M. Frischknecht, Directeur de la Fondation Technorama Suisse.

## Architecture et urbanisme

Le problème de la ville idéale occupe Léonard de Vinci pendant des années. Pour la première fois, Léonard abandonne la conception de la « ville ceinturée de murs », enseignée par Vitruve, pour adapter un schéma urbain ouvert absolument rationnel.

Sa préoccupation est de créer une « ville saine ». A l'arrière-plan des considérations hygiéniques et sociales se dessine le souci d'assurer la stabilité politique de l'Etat, qui repose sur le bien-être de la population.

Le schéma de principe de la ville idéale de Léonard a la forme d'un échiquier. Un faisceau de rues et de canaux s'élargissant en fuseau constitue les artères principales.

Les canaux jouent un rôle important non seulement pour le transport, mais aussi « pour que l'air de la ville ne soit pas pollué ».

Le trafic a lieu sur deux plans ; le plan supérieur est réservé aux « gentili omni » et le plan inférieur sert au trafic des marchandises et des gens du commun.

A. FRISCHKNECHT,  
Directeur de la Fondation Technorama Suisse.